

P. o. gall.

2625

P. o. gall. 2625

<36621087310014

<36621087310014

Bayer. Staatsbibliothek

S

P.O. gall. 2625

ANTIGONE,

TRAGÉDIE.

1684

Par Monsieur D'ASSEZAN.

6 représentations.

Claude Boyer

1687

43 ¹

G82/119



ACTEURS.

CRE'ON, Roi de Thebes, Amoureux
d'Ismene.

HEMON, Fils de Créon, & Amant
d'Antigone.

ANTIGONE, Fille de Jocaste & OE
dipe, promise à Hémon.

ISMENE, Sœur d'Antigone.

PHENICE, Confidente d'Antigone.

CLEONE, Confidente d'Ismene.

LYCUS, Confident de Cléon.

DINAX, Confident d'Hémon.

LE'ARQUE, Capitaine des Gardes de
Créon.

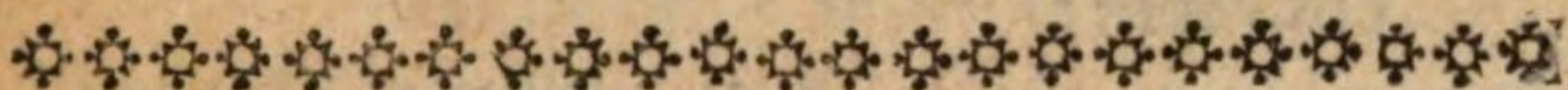
GARDES.

La Scene est à Thèbes.



ANTIGONE,

TRAGÉDIE.



ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, PHÉNICE.

ANTIGONE.



VIENS, Phénice, éclairez l'affreuse incertitude

Qui redouble ma crainte, & mon inquiétude.

Comment de nos destins ont décidé les Dieux ?
Qu'est-ce qu'on t'en a dit ? Qu'est-ce qu'on vû
tes yeux ?

PHENICE.

Madame, c'en est fait ; cette puissante armée,
Que dans les champs d'Argos Adrafte avoit
formée ,

Cette foule de Grecs, ces Heros, tous ces Rois,
Qu'il avoit contre nous fait marcher sous ses
loix.

Aux pieds de nos remparts ont rencontré leur
perte.

De sang d'armes , de morts , la campagne est
couverte :

Des ennemis vaincus , le reste épouvanté ,
Au devant de nos fers lui-même s'est jetté :
Ou cherchant dans la fuite un secours , un
azile ,

Laisse Thebes enfin triomphante , & tran-
quille.

ANTIGONE.

Hé, quoi ! Je vois Phénice étaller à mes yeux,
D'un triomphe si beau le portrait glorieux ,
Et dans tous ses discours, cette même Phé-
nice ,

Ne dit rien d'Étéocle , & rien de Polinice ?
Hélas ! ignores-tu quel amour, & quels liens ,
Attachent Antigone au sort de tous les siens ?
A cet amour du sang , par les Dieux con-
sacrée ,

Pour mes freres sans cesse inquiète , éplorée ,

J'ai toujours crains du ciel l'inflexible rigueur ,

Ah ! ne puis-je sçavoir quel destin est le leur ?

P H E N I C E.

J'ai peine à vous apprendre , & ne sçaurois vous taire

Un malheur si cruel , un destin si contraire.

Mes soins pour le cacher seroient trop superflus ;

Étéocle a péri , Polinice n'est plus.

A N T I G O N E.

Dieux ! Qu'entens-je ?

P H E N I C E.

Déjà, pour forcer cette ville ,
Tous les Grecs avoient fait un effort inutile :
Déjà leurs bataillons rompus , & renversez ,
Étoient loin de nos murs, presque tous repoussez :

Quand Polinice, aigri par la douleur mortelle,
De voir que tant de sang coule pour sa querelle ,

Pour se faire un destin plus cruel, ou plus doux,
Veut seul avec le Roi combattre aux yeux de tous.

Étéocle aussi-tôt à sa fureur en proie ,
Accepte le combat , & l'accepte avec joye.
Les Grecs épouvantés , les Thébains éperdus,

Par leur ordre , & d'horreur, demeurent sus-
pendus :

Et voyant à quel point va leur rage & leur
haine ,

La victoire elle - même est long-tems incer-
taine :

Etéocle à la fin se voit percer le flanc ,

Il pâlit, il chancelle, il tombe dans son sang.

Polynice à l'orgueil pleinement s'abandonne ;

Il se baïsse , il lui veut arracher la Couronne.

Mais le Roi qu'il croit mort , ramassant sa vi-
gueur ,

Frappe , & fait en mourant expirer son vain-
queur.

Alors , de mille cris tous nos champs reten-
tissent ;

D'un affreux désespoir, Chefs & soldats fré-
missent.

On se brave , on s'approche , on vient encore
aux mains ;

Et les Dieux sont toujours du parti des Thé-
bains.

ANTIGONE.

O trop sensible effet de la haine céleste !

Pour mes freres , pour tous , quelle guerre fu-
neste !

Est-ce-là le succès que leur avoit promis

L'aveugle ambition qui les fit ennemis ?

Etéocle

Étéocle saisi de la grandeur suprême ,
 Vouloit seul sur son front garder le diadème.
 Sur la foi d'un Traité, Polynice à son tour
 N'aspiroit qu'à regner dans cette auguste
 Cour :

Et cependant , hélas ! dans la même journée ,
 Tous deux ont par leurs mains tranché leur
 destinée :

Quel combat ! quelle horreur ! ah ! je vois
 bien enfin ,

Que toujours de mon sang , le crime est le
 destin.

D'une aveugle fureur Agavé transportée ,
 L'affouvit sur son fils , sur l'innocent Penthée.
 Oedipe , par des coups qu'on n'eut jamais
 prévûs ,

Fit descendre au tombeau l'infortuné Laïus.
 Et tout fumant encor de ce meurtre d'un
 pere ,

Il entra dans le lit de Jocaste sa mere.
 Quels fruits pouvoient sortir de cet hymen
 affreux ?

Mes freres ont été criminels , malheureux.
 Mais , quoi ? si le hazard les forma d'un in-
 ceste ,

En devoient-ils porter l'impresſion funeſte ?
 Et faut-il que des Dieux les décrets éternels ,
 Punissent sur les fils les peres criminels ?

306 ANTIGONE,

P H E N I C E.

Ah ! calmez ces transports ; que faites-vous ?
Madame ?

Souffrez qu'un autre soin occupe enfin votre
ame ,

Vos freres n'étant plus , tout le Camp à la
fois ,

A fait monter Créon au Trône de nos Rois.

Son fils doit après lui porter le diadème.

Son fils est généreux , il vous plaint , il vous
aime ;

Vous deviez l'épouser. Songez donc aujourd'hui

Aux moyens de regner quelque jour avec lui ?

Songez. . . .

A N T I G O N E.

Que me dis-tu , trop cruelle Phenice ?

Pourquoi , par ce discours augmenter mon
supplice ?

P H E N I C E.

Quoi , Madame , le Trône est pour vous sans
appas ?

Hémon vous déplairoit ?

A N T I G O N E.

Lui , me déplaire ? hélas !

Sans lui plutôt , sans lui , s'il ne te faut rien
taire ,

Trône , Sceptre , Grandeur , rien ne me sçau-
roit plaire.

Dès l'enfance , l'accord de son pere & du
mien ,

D'un amour si parfait a formé le lien.

Sa tendresse , ses soins , ses respects , sa con-
stance ,

En ont , avec mon âge , accru la violence ;

Et je sens que d'un feu si pressant & si beau ,

Le Ciel veut que mon cœur brûle jusqu'au
tombeau.

Mais parmi tant d'ennuis qui déchirent mon
ame ,

Puis-je à tes yeux ici faire éclater ma flâme ?

Que dis-je ? en d'autres tems on a pû voir
Créon ,

Presser , briguer l'hymen d'Antigone , &
d'Hémon.

Mais , hélas ! pour jamais le destin nous sé-
pare.

Créon regne , il est fier , ambitieux , barbare.

Créon , en s'alliant à d'autres Potentats ,

Prétendra s'affermir , augmenter ses Etats ,

Et ne me verra plus , dans le sort qui me
brave ,

Que comme sa sujette , ou comme son es-
clave.

Mais , on entre ; c'est lui : justes Dieux , aidez-
moi

A vaincre , ou supporter l'orgueil d'un nou-
veau Roi !

SCENE II.

CRE'ON, ANTIGONE,
HE'MON, DINAX,
PHENICE.

CRE'ON

M Adame , sçavez-vous nos disgraces
cruelles ?

Vos deux freres ont seuls terminé leurs quer-
relles ;

Vos freres ne sont plus , j'en frémiss , je les
 plains ;

Mais le Ciel à son gré dispose des humains.

Du moins , dans nos malheurs , cet Empire a
la gloire

D'emporter sur les Grecs une entière victoire
Loin des bords de Dircé , nous les avons chas-
sez ,

Et mes yeux ont vû fuir leurs restes dispersez.
Mon zele pour l'Etat , les droits de ma nais-
sance ,

Ont fait mettre en mes mains la suprême puis-
sance.

Mais n'attendez de moi , pour vous , pour
votre sœur ,

Que des soins assidus , que bienfaits , que douceurs.

Oüi , Madame , à mon fils vous êtes destinée ;
Il faut bientôt , il faut que ce grand hymenée
Vous unisse à son sort , & vous fasse avec moi
Partager la splendeur du rang où je me voi.

H E' M O N.

Permettez qu'un Amant & fidèle & sincere ;
Joigne ici son hommage aux tendresses d'un
pere ,

Madame , & que flatté de l'espoir le plus
doux ,

Il ne puisse tenir son bonheur que de vous.

Oüi , c'est votre aveu seul où tout mon cœur
aspire ;

C'est le bien le plus cher , après qui je soupire.

Heureux si je l'obtiens ; mais pour jamais ,
helas !

Honteux , desesperé , si je ne l'obtiens pas.

A N T I G O N E *à part.*

O Ciel , que de bontez ! mon ame en est con-
fuse ,

Leur excès me paroît un songe qui m'abuse.

à Créon.

Seigneur , à vos bienfaits je sçai ce que je
doi ,

J'en connois tout le prix : attendez tout de
moi.

310 ANTIGONE,

à Hémon.

Et vous, Prince, pour moi si plein de défé-
rence,

De Créon sur mon sort vous voyez la puis-
sance ;

Et si mon cœur ici ne se doit point trahir,

Ce cœur n'est pas instruit à lui désobéir.

Mais pour cet entretien, quelle étrange jour-
née !

Quel tems pour tous ces soins, d'amour &
d'hyménée :

Les destins jusqu'ici conjurez contre moi,

M'imposent bien encore un plus funeste em-
ploi.

Mes deux freres, Seigneur, privez de la lu-
miere,

Sont encor dans leur sang couchez sur la
poussiere.

Quel spectacle ! souffrez que sortant de ces
lieux,

J'aïlle mêler mes pleurs à ce sang précieux.

Permettez que suivant un zele ardent &
tendre,

Je leur dresse un bûcher, je recueille leur
cendre ;

Et qu'enfin divisez presque dès le berceau,

Ils soient au moins unis dans un même tom-
beau.

TRAGÉDIE. 311

CRE'ON.

Que j'aime en vous ces soins dont vous êtes
pressée !

Déjà dans ce dessein je vous ai devancée.

Déjà pour l'accomplir j'avois porté mes pas ;

Où vos freres, Madame, ont fini leurs débats ;

Là j'allois appaiser par un prompt sacrifice ,

Les manes d'Etéocle & ceux de Polynice :

Mais . . . encor malgré moi je m'en sens al-
larmé.

A peine le bûcher venoit d'être allumé ;

Nous voyons tout à coup les flâmes divisées ;

Se combattre long-tems l'une à l'autre oppo-
sées ,

Et vers ces lieux , vers moi , pousser à gros
bouillons ,

De fumée & de feu deux soudains tourbillons.

Un bruit sourd & confus , un horrible ton-
nerre ,

A fait mugir les airs , a fait trembler la terre ;

Elle s'est entr'ouverte , & ses flancs téné-
breux ,

Ont en foule vomis mille spectres affreux :

Des prodiges si grands , de si cruels présages ;

Ont surpris , ont glacé les plus fermes cou-
rages ;

Et j'ai crû qu'il falloit differer malgré moi ,

Les soins que je rendrois à Polynice , au Roi.

312 ANTIGONE,

ANTIGONE.

Qu'ai-je ouï ! quoi , grands Dieux ! après tant
de disgraces ,

Vous nous faites encor d'effroyables menaces !

Votre courroux , nos maux n'ont-ils point eu
leurs cours ?

Nous plaindrons-nous sans cesse , & crain-
drons-nous toujours ?

Mais quelques soient du sort les destins trop
contraires ,

Devons - nous differer les soins dûs à mes
freres ?

Devons-nous. . . .

CREON.

Dans le trouble où mon cœur est réduit ,
Des volonteé du Ciel je dois mieux être inf-
truit.

Vous en allez bientôt vous-même être éclair-
cie.

Par mon ordre Lycus consulte Tirésie ,

Ce Devin si fameux dont toujours les avis

Ont été des Thébains écoulez & suivis.

Moderez vos douleurs , attendons sa réponse.

HEMON.

Seigneur , qu'attendez-vous que sa bouche
prononce ?

Pourquoi vouloir porter nos regards jusqu'aux

Cieux ?

C'est

C'est un crime d'entrer dans le secret des Dieux.
Est-il dans cette Cour un cœur qui ne gémisse,
Qui ne plaigne Etéocle, & même Polynice ?
Et vous pouvez, frappé par d'injustes ter-
reurs,

Les laisser exposez dans un champ plein d'hor-
reurs !

Hélas ! daignez d'un fils écouter les prières,
Consolez & la sœur & les manes des freres
Deplorans leur trépas, rendons leur dans ces
lieux

Des soins dignes de vous, dignes de vos ayeux;
Et dissipant l'effroi dont votre ame est saisie,
Daignez enfin. . . .

CRE'ON.

Sçachons ce qu'a dit Tirésie.

SCENE III.

CRE'ON, ANTIGONE;
HE'MON, LYCUS, DINAX,
PHENICE.

LYCUS.

AH ! Seigneur, son avis, son oracle in-
humain,

Tome IX.

Dd

314 A N T I G O N E ,

Est digne des horreurs de l'Empire Thébain,
Des prodiges affreux , des présages funestes ,
Qu'ont fait voir à vos yeux les puissances cé-
lestes.

C R E' O N.

Ciel !

H E M O N.

Que dis-tu , Lycus ?

L Y C U S.

A peine suis-je entré
Dans son obscur séjour , dans son antre sacré ;
Pour lui parler , à peine avois-je ouvert la
bouche ,

Que d'un ton effrayant , d'un visage farouche,
Gémissant sous le poids du Dieu qui l'agitoit ,
Il prononce ces mots que ce Dieu lui dictoit.

» Que des droits de la tombe Eteocle jouïsse,

» Que l'on refuse à Polynice

» Le repos qu'il voulut ôter à son païs.

» Toi , qui prens après eux le fatal diadême ;

» Crains pour tous tes Sujets, pour ton sang ,

» pour toi-même ,

» Si les Dieux ne sont obéis.

C R E' O N.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

A N T I G O N E.

O noire prophétie !

TRAGÉDIE. 315

H E M O N.

Que nous annonces-tu , malheureux Tirésie ?
Mais pourquoi nous troubler ? Ah ! ces pré-
dictions

Sont d'un foible Devin les folles visions.
Ne nous arrêtons point à ces vaines chimères.
Le Ciel ne laisse pas pénétrer ses mystères ,
Seigneur , & l'avenir est un gouffre profond
Où la raison s'égare , où l'esprit se confond.
Pour vous rendre odieux , quelque brigue en-
nemie

N'a-t'elle point ainsi fait parler Tirésie ?
Un Oracle toujours dit-il la vérité ?
L'Oracle le plus clair à quelque obscurité.

C R E' O N.

Celui qu'on me prononce a-t'il rien qui m'a-
buse ,
Mon fils ? Est-ce du Sphinx une énigme con-
fuse ?

Il s'explique trop bien , & ma secrète hor-
reur
Me le confirme trop dans le fond de mon
cœur.

A N T I G O N E.

Seigneur, s'il le falloit, pour servir ma Patrie
Ma main , sans balancer , immoleroit ma vie.
On me verroit sans crainte oser tout pour
Créon ,

Que ne ferois-je point pour conserver Hé-
mon ?

Mais , hélas ! croirons-nous , qu'avec tant
d'injustice

Les Dieux veüillent encor poursuivre Poly-
nice ?

Croirons-nous qu'à son corps , les destins en-
nemis ,

Ont attaché vos jours , ou ceux de votre fils ?

Non , non , le Ciel n'a point ce caprice bizar-
re ,

Il n'a point pour les morts cette haine bar-
bare.

Il prescrit quelquefois des ordres souverains ;
Mais souvent il se plaît à tenter les humains ;

C R E' O N.

Ses avis , je l'avouë , ont droit de me surpren-
dre ,

Cependant il faut voir quel parti je dois pren-
dre.

Laissez-moi sur ce choix consulter un moment,
Allez , retirez-vous dans votre appartement.

A N T I G O N E

Moi , Seigneur , vous quitter , au moment dé-
plorable ,

Que vous prétendez faire un choix si redou-
table ?

Et quel autre , grands Dieux ! doit ici mieux
que moi ,

Pour mon malheureux frere , interresser mon
Roi ?

Craignez-vous que mes cris , que mes pleurs.

C R E' O N.

Oùi, Madame ,
Vos douleurs , vos regrets embarrassent mon
ame.

Mon trouble devant vous ne peut s'évanoûir.
Allez.

A N T I G O N E.

Vous êtes Roi. Mon sort est d'obéir.
Mais des soins dûs aux morts rappelez la
mémoire ,
N'écoutez que le sang , la piété , la gloire ;
Et quoique les Destins méditent entre nous ,
A force de vertu désarmez leur courroux.

à Hémon.

Prince , je n'ose point, dans ce malheur extrê-
me ,

Contre un pere , & les Dieux vous implorer
vous-même ;

Mais hélas ! vous voyez leur rigueur, mon ef-
froi ;

Qu'en pourrai-je espérer , si vous n'êtes pour
moi ?

SCENE IV.

CREON, HEMON, LYCUS,
DINAX

HEMON.

S Eigneur, vous le voyez, une amante affligée,
Une amante par vous déjà trop outragée,
Fonde en moi son espoir, quand vous le renversez.

Mes vœux, mes tristes vœux, seront-ils exaucés ?

Faudra-t'il....

CREON.

Je vous plains, & je plains Antigone.
Cependant, vous sçavez quels avis on me donne.

J'ai voulu résister, mais j'ouvre enfin les yeux
Et vois dans ces avis la justice des Dieux.

HEMON.

Le Ciel pourroit, Seigneur, vous sembler équitable....

CREON.

Le Ciel veut distinguer l'innocent du coupable.

Après avoir des Grecs détruit les vains projets ,

Après avoir sauvé ses Etats , ses Sujets ,
Brulant d'affûrer mieux la paix & la victoire,
Le vaillant Etéocle est mort couvert de gloire;
Et les Dieux honorants ses exploits , ses ver-
tus ,

M'ont eux-mêmes prescrit les soins qui lui sont
dûs.

Mais , rebelle , suivi d'une armée en furie ,
Polynice venoit asservir sa patrie ,
Embrâser nos palais , renverser nos autels ,
Surpasser les horreurs des plus grands crimi-
nels.

Aussi , quel est le fruit de sa coupable audace ?
Des Rois qui le suivoient , contemplez la dis-
grace.

Amphiare englouti dans des gouffres ouverts ,
Est allé par sa chute effrayer les Enfers.

L'orgueilleux Capanée écrasé du tonnerre ,
Est encor tout fumant étendu sur la terre.

Enfin , tout mort qu'il est , Polynice à nos
yeux ,

Est encore l'objet de la haine des Dieux.

H E M O N.

Seigneur , je ne sçai point ce que leur haine or-
donne ;

Mais je sçai qu'il étoit le frere d'Antigone.

320 ANTIGONE,

Je l'ai respecté même au milieu des combats,
Et ne puis le haïr au delà du trépas.
Que dis-je, il n'eût point fait ce que vous
voulez croire :

Il cherchoit seulement une illustre victoire.
Fondé sur un accord, & sur les droits du sang,
D'Etéocle à son tour il demandoit le rang.
Pouvoit-il, exilé de cette ingrate terre,
Espérer d'y regner sans y porter la guerre ?
Les Dieux ont à ses droits refusé leur appui.
Mais tout autre en sa place eût-il moins fait
que lui ?
Devoit-il....

C R E' O N.

Non, c'est trop balancer, me défendre;
Viens, Lycus.

H E' M O N.

Quel dessein, Seigneur, vous vois-
je prendre !

C R E' O N.

Je veux que de l'Etat deffenseur glorieux,
Etéocle bientôt soit porté dans ces lieux,
Avec toute la pompe, avec toutes les mar-
ques
Dont on peut honorer les Héros, les Monar-
ques:
Qu'on lui dresse un tombeau, des Temples,
des Autels,

Et qu'il ait tout l'honneur qu'on rend aux Immortels.

Mais pour son ennemi, pour ce fier Polynice,
Dont le Ciel veut par moi signaler le supplice;
Qui rebelle à l'Etat, funeste à tout mon sang,
Menace encor mes jours, votre vie, & mon
rang ;

Je veux, qu'abandonné parmi la foule obscure,
Il n'obtienne jamais bûcher, ni sepulture ;
Et que par cet opprobre il puisse devenir,
L'entretien & l'horreur des siècles à venir.

H E M O N.

Ah ! Seigneur, retractez un Arrêt si sévère...
Il me fuit.

SCÈNE V.

DINAX, HEMON.

H E M O N.

C Her Dinax, le Roi me désespère.

D I N A X:

Seigneur, je conçois trop quelle est votre douleur ;

Mais il faut au destin soumettre votre cœur.

H E M O N.

Ah ! je n'ai point du Roi les frayeurs, le scrupule.

Je n'en crois point l'avis d'un Devin ridicule ;
Et s'il faut qu'avec toi, je m'explique encor
mieux,

L'amour seul est ici mon oracle, & mes Dieux.

D I N A X.

Mais que peut cet amour si puissant sur votre
ame ?

H E M O N.

Quoi ? sacrifier tout à l'objet de ma flâme ,
Dinax.

D I N A X.

Pour terminer vos ennuis & les siens ,
Il est d'autres secours , il est d'autres moyens.
Oüi, Seigneur, vous sçavez ce que la Cour
soupçonne ,
Et quels soins prend Créon pour la sœur d'An-
tigone.

N'en doutez point , Ismene a sçû toucher son
cœur ;

Ismene à ses genoux fléchira sa rigueur.

H E M O N.

Ah ! ne nous flattons point de vaines espé-
rances.

Je connois l'un & l'autre , & mieux que tu ne
penses.

N'en attens rien , ami. C'est à moi seul , à
moi. . . .

D I N A X.

Mais , faut-il de l'amour suivre toujours la
loi ?

Voulez-vous offenser un pere qui vous aime ?
Blesserez-vous d'un Roi l'autorité suprême ?
Devez-vous. . . .

H E M O N.

Cher Dinax, quelque soit mon amour,
Je respecte un Monarque à qui je dois le jour.
Je sçai ce que je dois à la nature , au trône ;
Mais que ne dois-je point à la triste Antigone ?
Elle n'a dans son sort que moi seul contre lui.
Je l'ai vûë elle-même implorer mon appui ,
Et j'entendrois ses cris d'un cœur ferme &
tranquille ,

Ou je ne formerois qu'une plainte inutile ?
Irois-je après cela , fier des ordres du Roi ,
Lui présenter mon cœur , lui demander sa foi ?
Et poussant lâchement mon orgueil jusqu'au
crime ,

La traîner à l'autel , ainsi qu'une victime ?

Non. . . . Mais tentons plutôt les moyens les
plus doux ;

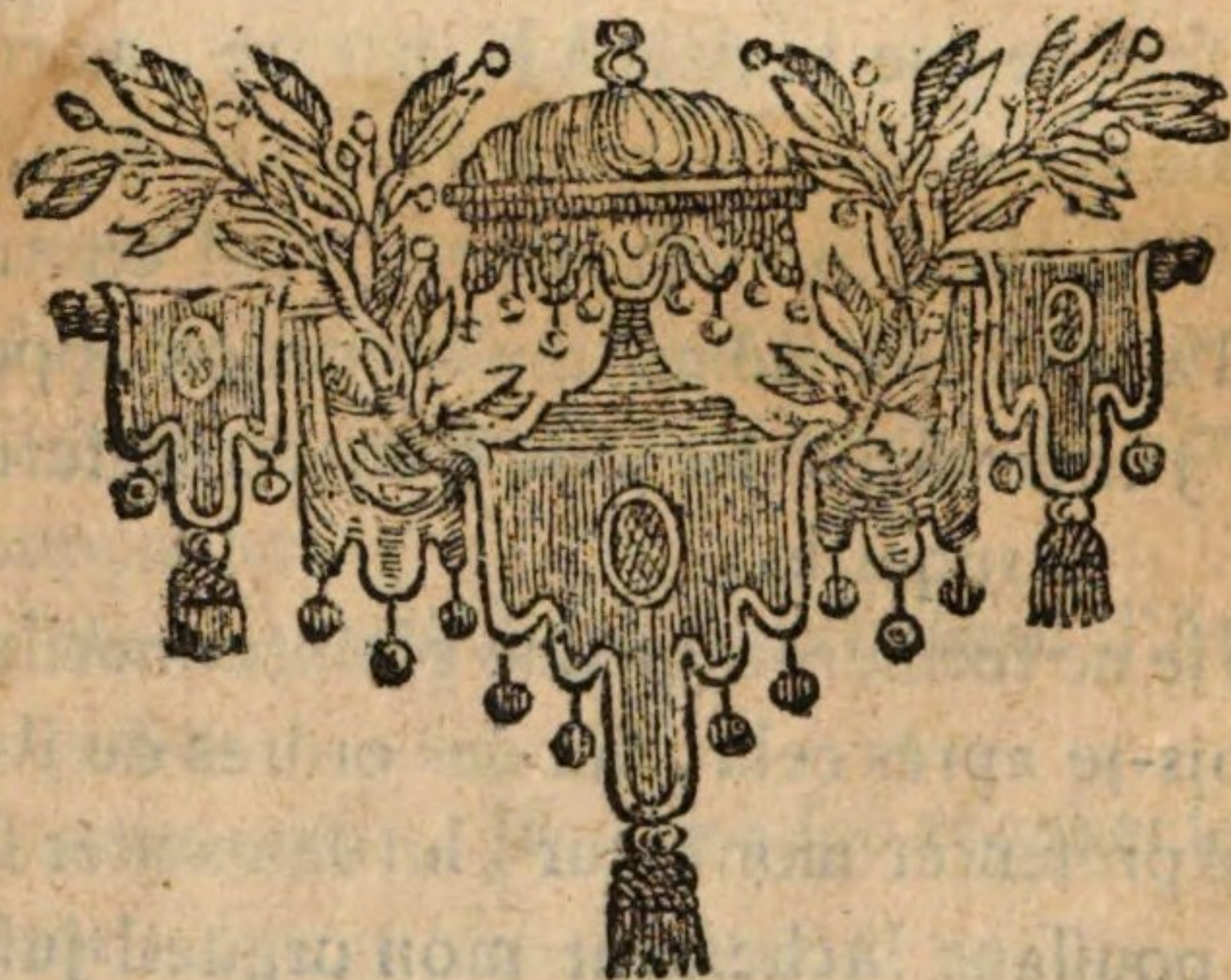
324 ANTIGONE;

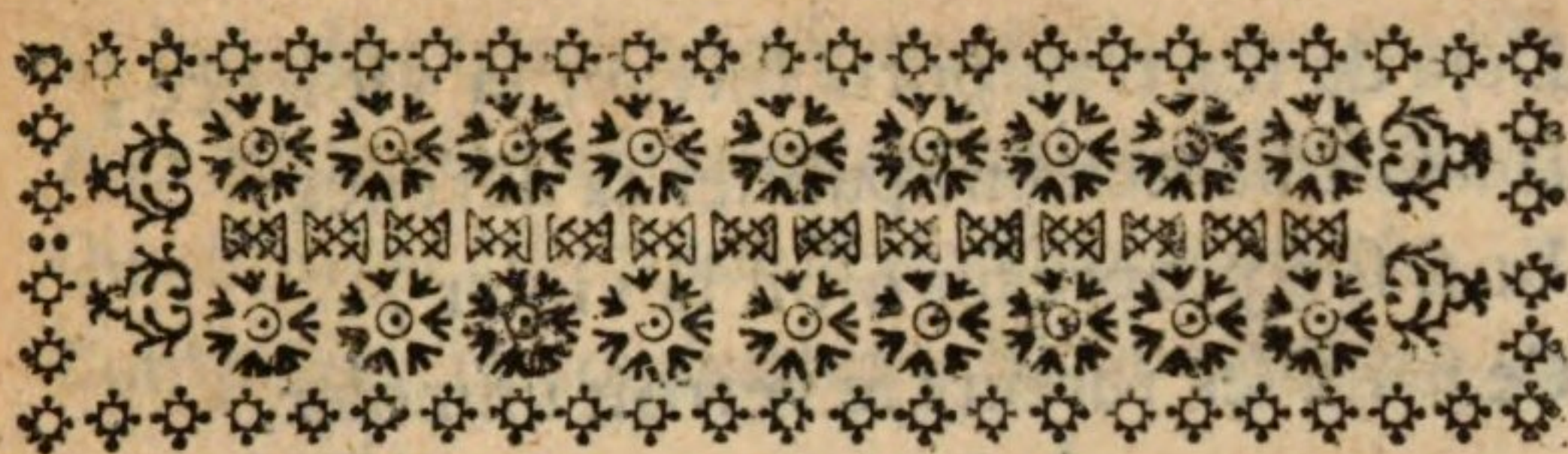
Allons encor d'un pere embrasser les genoux.
Viens ; mais si mes soupirs , mes prieres , mes
larmes ,

Pour triompher de lui sont de trop foibles ar-
mes :

S'il s'obstine , Dinax : osons à notre tour
Tout ce qu'à ma douleur dictera mon amour.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISMÈNE, CLÉONE.

CLÉONE.



U i, Madame, il est vrai, The-
bes dans ses murailles ,
D'Etéocle avec soin dresse les fune-
railles :

On le porte entouré d'armes & d'étendars,
On n'entend que soupirs, que cris de toutes
parts.

Mais, ô loi trop contraire à ce triste exer-
cice !

On laisse dans nos champs le corps de Poly-
nice ;

L'inflexible Créon en veut faire à ses yeux

Un spectacle barbare , un trophée odieux.

Déjà de ses transports suivant la violence ,
Il a fait hautement publier sa défense :
Et si son propre fils osoit la violer ,
Ce fils à ses fureurs se verroit immoler.

I S M E N E.

Le cruel ! Par quel crime il grossit la tempête,
Que déjà ses forfaits assemblent sur sa tête !
Polynice outragé contre toutes les loix ,
Au soin de sa vengeance engage tous les Rois.
Les Manes de ses Grecs, son ombre lamen-
table ,

Armeront des Enfers le pouvoir redoutable :
Et leur sang confondu , s'exhalant jusqu'aux
Cieux ,

Ira contre Créon solliciter les Dieux.

Mais que fais-je ? Où m'emporte un courroux
trop crédule ?

Ah ! ne nous flattons point d'un espoir ridicule,
Je ne puis m'en remettre au douteux avenir ,
Et les Dieux quelquefois sont trop lents à pu-
nir.

C L E O N E.

Que vous servira donc toute votre colere ?
Quel est votre dessein ? Que prétendez-vous
faire ?

I S M E N E.

A ma juste douleur laisser un libre cours ,
D'un orgueil généreux emprunter le secours ;

Et loin de craindre enfin que Créon ne punisse,
Aux yeux de Créon même enlever Polynice.
Ou, si jusqu'à la force il me faut recourir,
Conspirer, le combattre, & le perdre, ou
perir.

CLEONE.

Ah ! Madame, arrêtez ce transport qui m'é-
tonne.

Joignez plutôt vos pleurs aux larmes d'Anti-
gonne.

Pour attendrir Créon, pour le mieux émou-
voir,

Vos soupirs confondus auront plus de pou-
voir.

ISMENE.

Hé, quoi ! peux-tu si mal toutes deux nous con-
noître ?

Ici d'un même sang le Ciel nous a fait naître.

L'amitié nous unit du plus ferme lien :

Cependant, que mon cœur est différent du
sien !

Elle peut attaquer Créon avec des larmes :

Mais pour le vaincre, Ismene emploiera d'au-
tres armes.

CLEONE.

Et quel espoir ici peut ébloûir vos yeux ?

Créon regne, Madame ; il peut tout en ces
lieux.

I S M E N E.

Déjà dans ce Palais j'ai scû former des ligue.
 Nos discordes déjà l'avoient remplie de brigues.
 Pour servir, s'il le faut, mes projets, mes fu-
 reurs,

Je scaurai réunir, irriter tous les cœurs ;
 Et d'un juste courroux noblement embrasée,
 Jeter dans mon parti l'invincible Thésée.

C L E O N E.

Thésée ?

I S M E N E.

Oüi, ce Heros fameux par tant d'exploits,
 Ce Roi dont le nom seul fait trembler tant de
 Rois,

Instruit par mes avis, touché de nos miseres,
 Venoit pour assoupir les fureurs de mes freres.
 Et dès demain, peut-être, aux pieds de nos
 remparts,

Cléone, nous verrons floter ses étendarts,
 D'un Prince tel que lui, que ne dois-je point
 croire ?

Thésée osera tout, pour accroître sa gloire :
 Et tu verras Thésée oser tout à son tour,
 Pour remplir ma vengeance, & servir son
 amour.

C L E O N E.

Ce discours me surprend : il aime ici, Ma-
 dame ?

Puis-je

Puis-je apprendre de vous le secret de sa
flâme ?

ISMENE.

Sans doute il te souvient de ce jour glorieux ;
Quel illustre Thésée arriva dans ces lieux ,
Quand pour faire aux Tyrans une mortelle
guerre ,

A l'exemple d'Alcide , il erroit sur la terre ?
Déjà son bras vainqueur aux champs de Ma-
rathon ,

Avoit dompté Sinis , Périphète , Sciron.

Il me vit : dans mes yeux il trouva quelques
charmes ;

Loin de leur résister , il leur rendit les armes.

Tous ces fiers ennemis qu'il avoit surmontez ,
L'avoient fait moins trembler , que mes foi-
bles beautez.

Je le vis plein d'amour , environné de gloire ;
A mes pieds prosterné m'avoüer ma victoire :
Et rappelé depuis en cent climats divers ,
Il m'a prouvé ses feux du bout de l'Univers.

CLEONE.

Dieux ! quel est le plaisir que ce discours me
donne ?

Mais quel progrès ses soins ont-ils fait ?

ISMENE.

Ah ! Cléone,

M'applaudir t'étaler ses exploits, son amour,

N'est-ce pas dire assez que je l'aime à mon
tour ?

Mais Créon vient : sortons.

SCENE II.

CRE'ON, ISMENE, CLEONE,
LYCUS.

CRE'ON.

Q Uoi ! vous fuyez , Madame ?
Je vois trop quel transport agite ainsi votre
ame.

Contre moi Polynice arme votre rigueur ;
Mais , que ne lisez-vous dans le fond de mon
cœur ?

On m'a vû dans ces lieux interdit , triste ,
sombre ,

Quand j'ai scû qu'il falloit insulter à son
ombre ;

Quand mon trouble confus m'a permis de
songer

Aux ennuis , aux chagrins où j'allois vous
plonger.

Forcé par Tirésie. . .

ISMENE.

Hé! Seigneur, pourquoi feindre?
Il ne faut point ici désormais nous contraindre.

Il est tems de parler, vous en tyran, & moi
D'un ton, d'un cœur exempt de bassesse &
d'effroi.

Dites donc, avouez que votre barbarie
Veut même sur la mort exercer sa furie;
Et des manes plaintifs méprisant les desirs,
Assouvir, prolonger vos énormes plaisirs.
Avoüez qu'embrassant d'execrables maximes,
Vous voulez qu'aux Dieux mêmes on impute
vos crimes.

Que de! votre Devin, l'oracle tant vanté,
N'est qu'un prétexte adroit, par vous-même
inventé.

CREON.

Par moi Madame? O Ciel, quelle est votre
injustice!

ISMENE.

Oùi, vous avez toujours poursuivi Polynice,
Perfide, & vous osez encore l'outrager,
Quand sur vous sa valeur ne peut plus s'en
venger!

Mais c'est encor trop peu, votre rage inhu-
maine,

De mes freres toujours a fomenté la haine.

332 ANTIGONE,

De votre injuste orgueil l'effort impétueux,
Vers leur Trône toujours a porté tous vos
vœux.

Leur vie à vos desseins fut toujours un obstacle ,

Leur mort à vos fureurs est un charmant spectacle ;

Leur mort est votre ouvrage , & votre cœur
encor

Hait peut-être en secret tout le sang d'Agenor.

C R E O N.

Tout le sang d'Agenor ? quel reproche ! ah ,
Madame ,

Un si noir sentiment n'entre pas dans mon
ame !

Je ne vous dirai point par combien de raisons
Je pourrois dissiper vos injustes soupçons.

Avec quelle tendresse élevé sur le Trône ,

On m'a vû pour mon fils préférer Antigone :

Quand je puis à mon gré , quand peut-être
je dois ,

Par l'hymen de ce fils m'unir à d'autres Rois.

Mais que n'ai - je point fait jusqu'ici pour
vous-même ?

Mes respects assidus , mes soins , mon zèle ex-
trême ?

Mes soupirs ont-ils dû passer jusqu'à ce jour.

Pour les marques de haine , ou des effets d'a-
mour ?

Non que le mien encore eût rompu le silence ,
Si mon cœur n'en pouvoit marquer la vio-
lence ,

Que par de seuls discours , que par de seuls
fermens ,

Vains effets de l'amour des vulgaires amans.

Mais il voit sur mon front briller une Cou-
ronne ,

Mes ayeux l'ont portée , & le sang me la
donne.

Tout ce qu'elle a d'attraits n'a pour moi rien
de doux ,

Que par l'espoir charmant d'en jouir avec
vous.

Je la mets en vos mains , acceptez-la , Ma-
dame.

Répondez à l'accès de l'ardeur qui m'en-
flâme ,

Et souffrez qu'un hymen auguste & solennel ,
Unisse nos destins d'un lien éternel.

ISMENE.

Qu'ai je ouï ? tout mon sang , & se trouble &
se glace.

Quelle honte pour moi ! quel comble de dis-
grace !

334 ANTIGONE,

Après tous les malheurs qu'il vient de nous
causer ,

Créon m'aime ; grands Dieux ! Créon veut
m'épouser.

C R E' O N.

Qu'a pour vous cet amour ? qu'auroit cet hy-
menée ,

Dont vous puissiez déjà vous montrer si gênée ?

Qu'auroit-il ?

I S M E N E.

Tant d'horreur , que le plus vil trépas ,
Le plus affreux supplice a pour moi plus d'ap-
pas.

Quoi , m'unissant à toi par des nœuds légi-
times ,

Tu voudrois me contraindre à partager tes
crimes ?

Tu portes jusqu'aux morts ta haine , tes fu-
reurs ,

Et veux même en aimant persécuter les
cœurs.

D'un Empire naissant , beaux & dignes pré-
mices !

Poursuis , regne , Créon , sous de si noirs auf-
pices :

Jouis de ta grandeur , Tyran ; mais laisse-
moi

Le mépris , ou plutôt l'horreur que j'ai pour
toi.

SCÈNE III.

CRE'ON, LYCUS.

LYCUS.

Puis-je croire, Seigneur, ce que je viens
d'entendre ?

CRE'ON.

A cet emportement il me falloit attendre.
Déjà depuis long-tems j'avois lû dans ses yeux,
Tout l'orgueil qu'elle a fait éclater en ces
lieux.

LYCUS.

Quittez donc cette ingrate, & d'un cœur
magnanime....

CRE'ON.

Moi, laisser un champ libre au courroux qui
l'anime ?

Ah ! plus ses sentimens ont osé se montrer,
Plus par son hymenée, il m'en faut assurer.
Sa fierté, son courroux, ses reproches, sa
haine,

Sont dignes que j'en fasse une épouse, une
Reine ;

Et pour trancher enfin d'inutiles discours.

Elle est toujours aimable , & je l'aime toujours.

LYCUS.

Quoi , Seigneur ?

CREON.

Je rougis qu'à mon rang , qu'à mon âge ,
Tu m'entendes tenir cet indigne langage :
Que sous un joug honteux je me trouve abattu.
Ah ! pour m'en garantir , combien j'ai combattu !

Mais que peuvent nos soins contre nos destinées ?

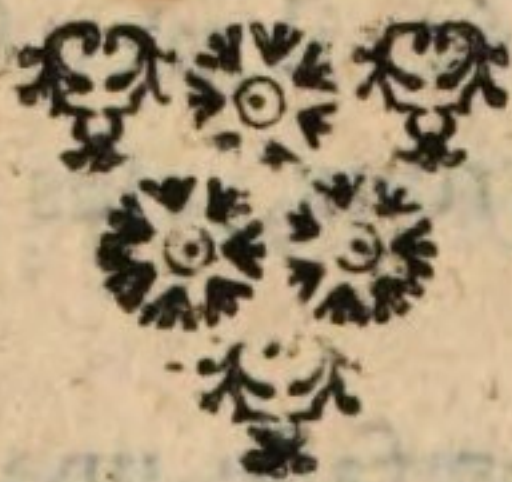
Que peut contre l'amour le nombre des années ?

Le Ciel , quand il le veut , sçait trop nous enflâmer ,

Et tant que l'on respire , on peut toujours aimer.

Mais faut-il dans l'ennui que cet amour me donne ,

Soutenir les fureurs & les cris d'Antigone ?



SCENE

SCÈNE IV.

CRÉON, ANTIGONE,
PHÉNICE, LYCUS.

ANTIGONE.

S Eigneur, je viens encor, pleine de mes dou-
leurs,

Embrasser vos genoux, les mouïller de mes
pleurs.

Non que pour Polynice, ici j'ose prétendre
Les honneurs qu'à son frere on s'apprête de
rendre.

Hélas ! je le vois trop, Polynice étoit né
Pour être dans ces lieux toujours infortuné.
Mais quoi ! vous le sçavez, chassé de cette
ville,

Il trouva dans Argos un favorable azile.
Respirant sous un Ciel plus heureux & plus
doux,

De la Princesse Argie il y devint l'époux;

Et pour mieux adoucir sa triste destinée,

Un enfant fut le fruit de ce saint hymenée.

Permettez que son corps soit porté, soit re-
mis

Dans les bras de sa veuve , & dans ceux de
son fils.

Qu'il ait dans une Cour étrangere & bar-
bare ,

Des devoirs dont pour lui sa patrie est
avare.

Et du moins par pitié , Seigneur , n'enviez
pas

Qu'il en soit exilé , même après le trépas.

C R E' O N.

C'est donc ce que pour lui vos prieres préten-
dent ?

Quelle injuste faveur vos larmes me deman-
dent !

Lui souffrir un cercüeil en Grece , ou dans ces
lieux ,

Seroit-ce moins pour moi défobéir aux Dieux ?

Madame , vous sçavez ce qu'ils m'ont fait pré-
dire ;

A leurs ordres pressans mon cœur à dû souf-
crire ,

Et je ne prétens point, en retractant ma loi,

Eluder leurs avis , les aigrir contre moi.

ANTIGONE.

Ah ! craignez bien plutôt d'exciter des tem-
pêtes ,

Dont l'éclat peut , Seigneur , nous coûter bien
des têtes ;

Oüi. . .

C R E' O N.

Qu'osez-vous me dire , & qu'ai-je à redouter ?

A N T I G O N E,

Tout , Seigneur. Pourquoi feindre , & pourquoi vous flater ?

Pour venger un affront si sanglant , si funeste ,
Adraсте de ses Grecs assemblera le reste ,
Et sçaura réunir , ranger sous ses drapeaux ,
Des Princes , des Héros , & des peuples nouveaux.

Que dis-je , des vaincus les veuves languissantes ,

Les enfans éplorés , les meres gémissantes ,
Pour servir leur douleur, en servant leur courroux,

Iron t interresser tous les Rois contre vous.
Quel spectacle sur tout, de voir la triste Argie,
De leur foule nombreuse entourée & suivie ,
Une Urne vuide en main, & de l'autre son fils,
Demander Polynice à tous ces Rois unis!

Pour vous , pour votre fils déjà ma juste crainte.

C R E' O N.

Quelle est l'indigne effroi dont vous êtes atteinte ?

Qu'ils s'unissent pour lui ces Rois audacieux ,
Qu'ils s'arment , même sort les attend en ces lieux.

Mais pour moi votre zele en vain vous inquiete,
 Défaites-vous des soins où ce zele vous jette :
 A me bien obéir, bornez tout votre emploi,
 Et songez bien, enfin, que je suis votre Roi.

SCENE V.

ANTIGONE, PHENICE.

ANTIGONE.

A H ! tu n'es à mes yeux qu'un tiran, qu'un
 barbare.

Un juste desespoir de tout mon cœur s'empare;
 Je déteste tes loix, je brave ton pouvoir,
 Et mes soins malgré toi vont remplir mon devoir.

PHENICE.

Quoi ?

ANTIGONE.

La nuit tend déjà ses voiles les plus sombres ;

Je veux, à la faveur du silence & des ombres,

Porter jusqu'à mon frere & mes pas, & mes pleurs ;

L'enlever de ce champ où regnent tant d'hor-
reurs,

Et de ma propre main, creusant sa sépulture,
Le déposer, le rendre au sein de la nature.

Allons.

PHÉNICE.

Dieux ! quel dessein, Madame, songez-
vous

Du sévère Créon quel seroit le courroux ?

Ah ! ne l'irritez point ; gardez-vous d'entre-
prendre

Un dessein, où peut-être il cherche à vous sur-
prendre.

Tant de Gardes déjà par son ordre placez,
N'ont-il point encor pû vous en instruire
assez ?

Pensez-vous surmonter cet obstacle invinci-
ble ?

ANTIGONE.

A qui fait son devoir il n'est rien d'impossible.

Mais partons : c'est trop perdre un tems si pré-
cieux.

PHÉNICE.

Mais ne songez-vous plus aux menaces des
Dieux ?

Voulez vous, méprisant leur fameux Tirésie,

Qu'au malheureux Hémon il en coûte la vie ?

Un si cher intérêt ne peut vous retenir ?

ANTIGONE.

Ah ! pourquoi rappeler ce cruel souvenir ?
 De mes vives douleurs pleinement possédée ,
 Pour fuivre mon devoir j'écartois cette idée :
 Sans penser à l'amour , j'allois partir d'ici ;
 Du moins , mon triste cœur vouloit le croire
 ainsi.

Mais ton nom seul à peine a frappé mon
 oreille ,

Cher Hémon , tout mon feu dans mon cœur
 se reveille ;

Je ne puis m'arracher des murs de ce Palais ,
 Et je sens que je t'aime encor plus que jamais.
 Helas ! un nœud si beau l'un à l'autre nous lie.

Je mourrois mille fois pour défendre ta vie ;

Et j'irois d'un œil sec , & d'un pas furieux ,

Moi même te livrer à la haine des Dieux ?

Ah cher Prince ! ah mon frere ! ô nature !

ô ma flâme !

Qui de vous doit ici l'emporter dans mon

ame ?

Dois-je aller ?



SCENE VI.

ANTIGONE, HÉMON,
PHÉNICE, DINAX.

HÉMON.

Demeurez, Madame, il n'est
plus tems.

ANTIGONE.

Il n'est plus tems, Seigneur? Dieux! qu'est-
ce que j'entens?

Quoi! mon frere déjà privé de sépulture,
A de vils animaux a servi de pâture?

HÉMON.

Non, Madame, calmez ces frayeurs, ces
transports:

Polynice a reçu les soins qu'on doit aux morts.

ANTIGONE.

Et qui dans ce dessein peut m'avoir devancée?

HÉMON.

Qui devoit mieux qu'Hémon en former la pen-
sée?

Un amant seul l'a pû. Mais sans danger ici
Mon secret à vos yeux peut-il être éclairci?
Ne peut-on en ce lieu, nous voir ou nous en-
tendre?

Ff iiij

344 ANTIGONE;

Prens garde , cher Dinax , de nous laisser surprendre.

En cet endroit Dinax & Phénice se retirent dans le fonds du Theatre, & Hémon continue en parlant à Antigone.

Suivi de deux amis , secondé par les Dieux,
J'ai scû secretement m'échapper de ces lieux.
Bientôt , grace à la nuit , à mes desirs propice ,

Nous avons hors du Camp emporté Polynice :
Et par d'obscurs sentiers , nous nous sommes rendus

Du champ de la bataille au tombeau de Cadmus.

Quel spectacle de voir dans ce lieu solitaire
Aux pieds de votre amant le corps de votre frere ;

A quel regret mon cœur s'est-il laissé toucher,
De lui fournir à peine un indigne bûcher !
Acquité des devoirs que je pouvois lui rendre ,

Dans cette Urne avec soin j'ai renfermé sa cendre ,

Glorieux , satisfait , mais d'ailleurs malheureux ,

De vous prouver ainsi ma tendresse & mes feux.

Il lui présente l'Urne de Polynice.

ANTIGONE.

Ciel ! que vois-je ! Ah donnez. Ces cendres
déplorables ,

D'un Prince infortuné dépouilles vénérables ,
Qu'au prix d'un monde entier il faudroit
conquérir ,

Sont le don le plus cher que vous pouviez
m'offrir.

Enfin , cruels destins , malgré votre injustice ,
Antigone en ses bras tient encor Polynice.

Enfin je le revois dans ce même Palais ,
Dont vous aviez voulu le bannir pour jamais.
Mais , Dieux ! après deux ans d'ennuis , de
soins , d'absence ,

Quel retour est le sien au lieu de sa naissance !
En quel état , mon frere , ici je te revois !
Helas ! que t'a servi d'assembler tant de Rois ?
Qui l'eût dit , qui l'eût crû , que ton Camp
si célèbre ,

Que ton Camp si nombreux fut ta pompe fu-
nebre !

Et que dans tes Etats tu ne venois chercher
Que la mort , que l'opprobre , & qu'un triste
bûcher ?

Encor , si tu pouvois , ô précieuse cendre ,
Recevoir tout l'honneur que je voudrois te
rendre.

Mais de mes mains peut-être on voudra t'ar-
racher.

Aux fureurs de Créon il faudra te cacher ;
Et tremblante toujours , toujours dans les al-
larmes ,

Il faudra te priver du tribut de mes larmes.

H E M O N.

Madame , au nom des Dieux , calmez votre
douleur.

Calmez ce désespoir qui m'arrache le cœur.

Un destin ennemi vous ravit Polynice ;

Sous les loix de la Parque , il faut que tout
fléchisse.

Thebes a vû périr tous ses Rois vos ayeux ,

Et Polynice enfin étoit mortel comme eux.

Je sçai trop que son nom , que ses mânes in-
signes ,

Méritoient des devoirs & des honneurs plus
dignes ;

Mais son propre malheur l'égale aux Immor-
tels ,

Et cette Urne vaut mieux qu'un Temple &
des Autels.

Du moins par mes respects sa chere ombre
apaisée ,

Goûte l'heureux repos qu'on sent dans l'Ely-
sée :

J'ai sçû la consoler , & dans quelque autre
tems ,

Elle obtiendra de nous des soins plus écla-
tans.

Chassez donc ces frayeurs , & ce désordre
extrême. . . .

A N T I G O N E.

Helas ! que n'ai-je point à craindre pour
vous-même ?

H E' M O N.

Quoi , vous en pourriez croire un Devin
odieux ?

A N T I G O N E.

Non , Prince , je connois la justice des Dieux.
Mais , hélas ! de Créon je sçai la violence ;
Je crois déjà sur vous voir tomber sa ven-
geance.

Ah ! faut-il que mon cœur ait au même mo-
ment ,

A gémir pour le frere , à trembler pour l'a-
mant.

H E' M O N.

Non , ma Princesse , non , ne craignez point
mon pere.

Croyez-vous qu'aisément il perce ce mystere ?
Vous verrez son courroux , embarrassé , con-
fus ,

S'épuiser en éclats , en soupçons superflus.

A N T I G O N E.

Daigne le juste Ciel seconder votre attente.

Cependant , je ne sçai , mais mon cœur s'épou-
vante :

348 ANTIGONE;

Prince, en de vains discours ne perdons point
de tems ,

Nous avons, vous & moi, des soins plus importants.

Voyez le Roi, craignez que l'on ne le prévienne :

Défendez une vie où j'attache la mienne.

Tandis que ma douleur va chercher en quels
lieux

Je pourrai confier ce dépôt précieux.

SCENE VII.

HE'MON, DINAX.

DINAX.

Fuirez-vous les conseils, Seigneur, que
vous suggere

Une amante éplorée, une amante si chère ?

HE'MON.

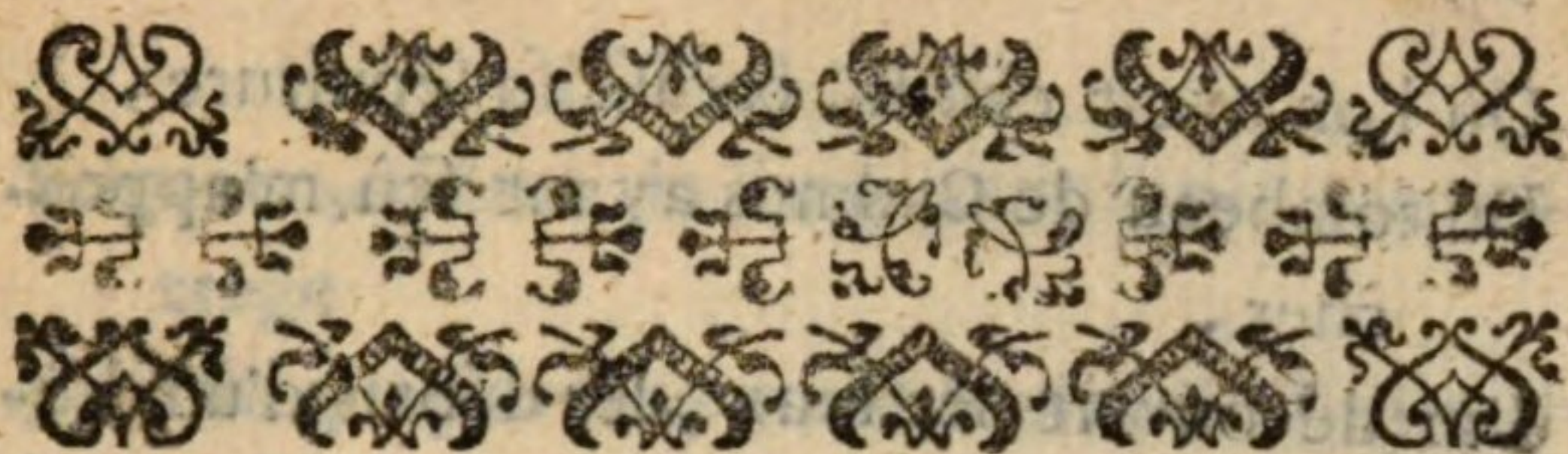
J'ai fait ce que l'amour a désiré de moi,

Dinax ; si ce secret éclate aux yeux du Roi,

Si la mort est le prix que je dois en attendre,

Mon sang est déjà prêt, il pourra le répandre.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRE'ON, LYCUS.

CRE'ON.



H ! que viens-je d'apprendre ? il est
donc vrai , Lycus ,
Dans la foule des morts , Polynice
n'est plus.

On a de mes soldats trompé la vigilance ;
On a pû l'enlever , sans craindre ma ven-
geance ;
Mais sçais - tu dans quels lieux on a porté
son corps ?
Pour t'en bien éclaircir , as-tu fait tes efforts ?
Parle.

LYCUS.

Cherchant , Seigneur , malgré la nuit
obscuré,

350 ANTIGONE,

Où l'on avoit choisi , creusé sa sépulture ,
Du tombeau de Cadmus ayant sçu m'appro-
cher ,

J'ai découvert les feux , les débris d'un bû-
cher.

Aussi-tôt cet endroit écarté , solitaire ,
Propre à favoriser un crime temeraire ,
Et qui conserve encor le dépit précieux
Du premier des Heros qui regna dans ces
lieux :

Enfin , le lieu , le tems , tout m'offroit quel-
qu'indice ,

Que ces feux criminels ont brûlé Polynice :
Et de son bouclier les restes mal éteints ,
M'en ont encor été des signes plus certains.

C R E' O N.

Ainsi donc , cher Lycus , du cruel Tirésie ;
On va voir accomplir l'affreuse Prophetie ?
Ainsi dans des malheurs qui me glacent d'es-
froi ,

Tout l'Etat & mon fils vont tomber avec
moi :

Ah ! d'un crime trop noir , suites trop déplo-
rables !

Mais j'en sçaurai punir les auteurs execrables :
Je sçaurai m'en venger , & montrer à la fois
Ce qu'on doit de respect aux volontez des
Rois.

LYCUS.

Seigneur, il faut du sang pour laver cet outrage

Mais sur qui pouvez-vous faire fondre l'orage ?
Sur quel front criminel en doit tomber l'éclat ?

CREON.

Ah ! je ne vois que trop d'où part cet attentat.

D'abord je l'avoûrai, ce mépris, cette
haine,

Qu'a toujours eu pour moi l'impitoyable
Ismene ;

Cette fierté, Lycus, que rien ne peut dompter,

Ce courroux que tantôt elle a fait éclater,
Ses transports, ses fureurs, tout me parle
contr'elle :

Cependant je ne puis la croire criminelle.

Une indigne pitié me presse en sa faveur,
Et l'amour la défend dans le fond de mon
cœur.

Difons plus, si d'un crime Ismene étoit capable,

C'est d'un crime plus grand qu'elle seroit coupable.

Insulter hautement Tirésie & les Dieux,
Soulever mes Sujets dans ma Cour, à mes
yeux ;

Sans craindre aucun péril, sans craindre aucun
supplice,

Aller à force ouverte enlever Polynice ,
 Pour me faire périr armer mille ennemis ,
 Voilà les attentats qu'Ismene auroit commis.
 Voilà ce qu'eût osé son courage intrépide.
 Non , le crime est parti d'une main plus ti-
 mide ,
 D'une main , cher Lycus , qui me manquant
 de foi ,
 Laisse encore entrevoir quelque respect pour
 moi.

Antigone devoit entrer dans ma famille ;
 Antigone me voit avec des yeux de fille ,
 Elle aimoit Polynice ; enfin mille raisons ,
 Sur la seule Antigone arrêtent mes soupçons.
 Mais je percerai mieux ce mystere effroyable ,
 Aux lumieres des Rois , rien n'est impéné-
 trable.

Par mon ordre elle doit bien-tôt se rendre ici.
 Je l'ai mandée exprès , & veux . . . Mais la
 voici.



SCENE

SCÈNE II.

CRE'ON, ANTIGONE, LYCUS,
PHENICE, LEARQUE.

CRE'ON.

ENfin, l'événement a rempli votre at-
tente.

Je suis trahi, Madame, & vous êtes contente.

Polynice a donc pû l'emporter sur Créon.

Et son ombre a passé les flots de l'Acheron.

ANTIGONE.

Ainsi, Seigneur, les cris, les pleurs des misé-
rables,

Ne trouvent pas toujours les Dieux inexo-
rables.

Ainsi ces Dieux font voir qu'ils ne consentent
pas,

Que l'on ose attenter sur les droits du trépas.

CRE'ON.

J'ay dû suivre leur ordre, & servir leur justice.

Mais avoir d'un bûcher honoré Polynice,

Est un crime à jamais digne de leur courroux,

Et dont je ne puis mieux être instruit que par
vous.

Tome IX.

Gg

ANTIGONE.

Par moi, Seigneur ?

CRE'ON.

Par vous ; ne feignez point, Madame.

ANTIGONE *à part.*

Quel désordre ces mots jettent - ils dans mon
ame !

CRE'ON *bas à Lycus.*

Vois-tu déjà son trouble, & son déguisement ?

ANTIGONE *bas à Phénice.*

Que mon cœur, pour Hémon, tremble dans
ce moment !

CRE'ON.

On a, malgré mes soins, violé ma défense ;

Qui peut, à votre avis, m'avoir fait cette of-
fense ?

ANTIGONE.

Seigneur, ainsi que vous, j'ai lieu de m'éton-
ner.

Mais qui dois-je, après tout, qui puis je soup-
çonner ?

Est-il quelque Thébain, qui n'ait plaint Po-
lynice ?

Qui n'eût bien mieux aimé le plus affreux sup-
plice,

Mépriser hautement votre cruelle loi,

Que d'offenser son ombre, & lui manquer de
foi ?

Ce Roi même, ce Roi, qui d'un soin noble &
tendre,

Le recût dans sa Cour, l'accepta pour son
Gendre ,

Adrafte qui suivi de tant de Souverains ,

Avoit crû l'élever au trône des Thébains ,

Dans sa fuite , informé de votre loi trop dure ,

Ne peut il point , Seigneur , parmi la foule
obscure ,

Lui-même être venu dans la nuit le chercher ,

Et lui rendre du moins les honneurs d'un bû-
cher.

Que sçai - je enfin , Seigneur ! Peut - être les
Dieux-mêmes . . .

C R E O N.

Ah ! n'ayez point recours à ces vains strata-
gèmes.

J'ai de bons yeux , Madame , & de tous vos
discours

Je comprends l'artifice, & vois trop les détours.

Sans doute , vous voulez , par ce confus lan-
gage ,

Détourner , prévenir , & dissiper l'orage :

Mais enfin je ne puis que sur vous seulement

Attacher mes soupçons , & mes ressentimens.

A N T I G O N E.

Quoi ! de cet attentat vous me croyez cou-
pable ?

Qu'un semblable soupçon , Seigneur , m'est
agréable !

Quel plaisir pour mon cœur , de vous voir en
ces lieux

Ne jeter que sur moi ce crime glorieux !

C R E' O N.

Et moi , je ne dois pas en douter davantage.

Ces transports indiscrets , ce superbe langage,
Sont autant de témoins , sont des signes pres-
sans ,

Qui frappent mon esprit , & convainquent
mes sens.

Mais ce n'est point assez , je veux sçavoir ,
Madame ,

Quelles mains du bûcher ont allumé la flâme ?

Quels amis ont osé vous servir contre moi ?

Parlez ou redoutez la colere d'un Roi.

A N T I G O N E.

Croyez ce que de moi vos soupçons vous font
croire.

J'ai commis l'attentat , il est vrai , j'en fais
gloire ;

Mais en vain vous cherchez avec tant de cha-
leur

Quels amis malgré vous ont servi ma douleur.

Quoi ? La nuit , les Destins , tous les Dieux
favorables

Ont daigné seconder ces illustres coupables ;

Et je pourrois ici par d'indignes frayeurs

Les trahir , les livrer en proye à vos fureurs ?
Non , non , accablez-moi de reproches , de
chaînes ,

Ordonnez , inventez les plus affreuses gênes ,
Vos desseins , vos efforts , seront tous super-
flus.

Je mourrai , s'il le faut ; n'attendez rien de
plus.

C R E' O N.

Mourez donc : éprouvez ce que peut ma ven-
geance.

Il n'est plus entre nous d'amitié , d'alliance ,
J'en brise tous les nœuds , & ne sens plus pour
vous

Qu'une haine implacable , un funeste cour-
roux.

De mes justes fureurs rien ne peut vous def-
fendre.

C'en est fait.



SCENE III.

**CREON, ANTIGONE,
HEMON, LYCUS,
PHENICE, LE'ARQUE.**

HEMON.

Ciel ! Que vois je ? Et que viens-
je d'entendre ?

CREON.

Venez, mon fils, voyez quel serpent inhu-
main

J'allois imprudemment jeter dans votre sein.

Cette ingrate Princeſſe, elle dont l'hymenée

Devoit à notre ſort unir la deſtinée,

Sans nul amour pour vous, ſans nul reſpect
pour moi,

Nous trahit, nous perd tous, en violant ma
loi.

HEMON.

Elle, Seigneur ?

CREON.

Où, Prince, & par ſes artiffices

Elle m'oſe cacher ſes indignes complices,

Laiſſe aller ſon orgueil juſques à me braver ;

Mais je le jure encor, rien ne peut la sauver.
 Lycus, que de ce pas dans la Tour on la mène;
 Il faut de ses malheurs qu'elle souffre la peine.
 Il faut de son forfait, au milieu des tourmens,
 Arracher sans pitié plus d'éclaircissements.
 C'est déjà trop tarder. Va, pars.

H E' M O N.

Qu'allez-vous faire,
 Seigneur? ah! révoquez cet ordre sanguinaire.
 Le crime est trop certain; punissez, vengez-
 vous;

Mais, Seigneur, c'est sur moi qu'il faut tourner
 vos coups.

A N T I G O N E.

Helas! que faites-vous?

C R E' O N.

Prince, qu'osez-vous dire?

H E' M O N.

Ce qu'ici mon devoir, ce que l'amour m'ins-
 pire.

Convaincu, pénétré de toute la douleur,
 Où les Dieux, où votre ordre avoient plongé
 son cœur,

A Polynice enfin moi-même j'ai scû rendre
 Les devoirs que son ombre à peine osoit pré-
 tendre.

L'amour m'en a prescrit l'indispensable loi;
 Ma mort doit satisfaire à mon pere, à mon
 Roi.

360 ANTIGONE;

Après avoir tout fait pour servir ce que
j'aime ,

Avec joie en vos mains je me livre moi-
même :

Soûmis à vos arrêts , & respectant vos coups ,

Je rendrai tout le sang que j'ai reçu de vous.

Puisse du moins ce sang répandu par un pere ,

Des destins ennemis contenter la colere.

Puissent enfin les Dieux réparer les malheurs ,

Qui des yeux que j'adore ont fait couler des
pleurs.

ANTIGONE.

Juste Ciel !

CRE'ON.

Dans quel trouble un tel discours me jette !

Qu'est-ce, ô Dieux ? que par là votre haine
projette ?

Mon fils, mon propre fils auroit pû me trahir !

Quel forfait ! mais faut-il me laisser ébloûir ?

Ah, Ciel ! quand par les Grecs Thebes étoit
pressée ,

On vit sur ces remparts ton frere Menécée ,

Genereux , satisfait d'un Oracle inhumain ,

Pour sauver son païs, l'immoler de sa main ;

Et toi, lâche , aveuglé par ton indigne flâme ,

Tu veux borner ta gloire à sauver une femme :

Tu veux mourir chargé du plus noir atten-
tat !

HEMON.

TRAGÉDIE. 36R

H E' M O N.

Seigneur, j'ai quelquefois combattu pour l'E-
tat :

Quelquefois, graces au Ciel, tant qu'a duré
la guerre,

Mon bras, du sang des Grecs a fait rougir la
terre ;

J'ai vû couler le mien sans regret, sans effroi,
Enfin, je vois ici tout ce que je vous doi.

Mais quoique j'aye osé, faut-il qu'il vous
étonne,

Et ne songez-vous point que j'adore Anti-
gone ?

Je devois à son sort être uni quelque jour,

Et mon crime, du moins, n'est qu'un crime
d'amour.

Oùi, Seigneur, cet amour peut seul . . .

C R E' O N.

Hé bien, perfide,

Plonge-toi dans l'abîme où ta flâme te guide :

A te croire innocent j'ai voulu m'obstiner.

Tu le veux. Tout enfin aide à te condamner.

Mais plus tu me fus cher, plus je sens ton
injure,

Plus je dois étouffer la voix de la nature ;

Et mon juste courroux dans ton sang . . .

A N T I G O N E.

Ah, Seigneur !

Tome I X.

H h

Modérez ce courroux , connoissez votre erreur.

Hémon voyant sur moi tomber votre furie ,
S'est rendu criminel pour défendre ma vie.
Mais il n'est que trop vrai , j'ai sçu tromper
vos yeux :

J'ai sçu me dérober de ces funestes lieux :
Passer jusques au camp qu'un destin trop contraire ,

A rendu si funeste à mon malheureux frere ,
Et de ce champ horrible , ayant sçu l'arracher ,

Le commettre moi-même aux flâmes d'un
bûcher.

Ainsi , Seigneur , c'est moi dont la coupable
audace

A méprisé les Dieux , bravé votre menace ;
C'est moi qui sur l'Etat , sur votre fils , sur
vous ,

Vais peut-être du Ciel attirer le courroux.
Ingrate à vos bienfaits , & sujette infidelle ,
J'ai montré la première à vous être rebelle.
Enfin , dans ma douleur , dans mon ardent
transport ,

J'ai fait . . . tout ce qu'il faut pour mériter
la mort.

H É M O N.

Dieux ! par quels coups de foudre accablez-
vous mon ame ?

Qu'osez-vous soutenir ? que faites-vous, Madame ?

A N T I G O N E.

Je fais ce qu'à mon tour m'inspire mon devoir,

Prince.

H E' M O N.

Vous n'en croyez qu'un fatal désespoir.

Mais. . . .

A N T I G O N E.

Laissez-moi périr, sans songer à me suivre.

H E' M O N.

Helas ! si je vous perds, qu'ai-je affaire de vivre ?

A N T I G O N E.

Aux horreurs du trépas, c'est à moi de m'offrir.

H E' M O N.

Hémon seul est coupable, Hémon doit seul mourir.

Non, ne présumez pas.

C R E' O N.

Ciel ! veillai-je ? est-ce un songe ?

Dans quel gouffre cruel chaque instant me replonge ?

Des plus sanglans affronts on ose me combler,
Et l'on sçait trouver l'art de me faire trem-
bler.

H h ij

Ah! Mais c'est trop languir dans mon
incertitude

Il faut venger ma gloire & mon inquiétude.

A moi, Gardes. Leur mort doit.

SCENE IV.

CREON, ANTIGONE,

ISMENE, HEMON,

PHENICE, LYCUS,

LEARQUE, *Gardes.*

ISMENE.

A Rrête, Créon.

Connois mieux Antigone, & connois mieux
Hémon.

Etouffe, ou porte ailleurs ce courroux redou-
table.

Ton fils est innocent, ma sœur n'est point
coupable.

CREON.

Hé, Madame, qui donc m'a pû manquer de
foi?

Qui m'a trahi?

TRAGÉDIE. 365

ISMENE.

Créon croit l'apprendre de moi ?

Non , non , ne conçois point cette injuste espérance.

J'ai de tout l'attentat entière connoissance :
Je pourrois t'en nommer les complices , l'auteur ;

Mais rien n'arrachera ce secret de mon cœur.
Cependant , quel plaisir ! quelle gloire est la mienne ?

Ma fureur , grace au Ciel , embarrasse la tienne ;

Et je puis en ce lieu , plus heureuse que toi ,
Jouir tranquillement du rouble où je te voi.

CREON.

Mais si sans balancer , ce courroux qui m'anime ,

Dans votre indigne sœur choisissoit sa victime ,

Madame ?

ISMENE.

Ce seroit me fournir , inhumain ,
Un prétexte à porter un poignard dans ton sein.

CREON, à part le premier Vers.

Justes Dieux ! quelle audace , & quelle violence !

Et si sur son amant je tournois ma vengeance ?

H h. iij

ISMENE.

Mes yeux avec plaisir te verroient perdre en
lui ,

De ton nom , de ton rang l'héritier & l'ap-
pui ,

Et traîner en tous lieux le chagrin effroyable,
D'ignorer s'il est mort innocent, ou coupable.

CREON.

Mais ne craignez-vous pas que mon juste cour-
roux ,

Cherchant sur qui tomber n'éclate enfin sur
vous ?

Qu'étouffant mon amour. . . .

ISMENE.

Non , je ferois ma joye ;

De voir punir , de voir à des bourreaux en
proye

Ces appas criminels , que je déteste en moi ,
Pour avoir pû toucher un monstre tel que toi.

CREON.

Ah ! c'est trop entasser outrage sur outrage ;
Mais il faut m'en venger , sans tarder davan-
tage ;

Et d'un juste dépit suivant les justes loix ,
Immoler , sans pitié , trois ingrats à la fois.

ANTIGONE.

Dieux !

TRAGÉDIE. 367

H E' M O N.

Ne confondez point le crime & l'innocence ,

Seigneur.

I S M E N E.

Frappe , assouvi ta barbare vengeance.
Fais périr & ma sœur & ton fils avec moi ;
Ces meurtres , ces horreurs feront dignes de toi ,
Cruel. Mais pour punir tes détestables crimes ,
Songe qu'il est des Dieux , des foudres , des
abîmes ;

Songe que les destins t'ont placé dans un
rang ,

Que nos Rois ont toujours arrosé de leur sang.

A N T I G O N E.

Puisse plutôt le Ciel vous être favorable ,
Plus qu'il le fut toujours pour nous inexorable.

Mais ! hélas pour le prix de mes vœux , de ma
foi ,

Daignez , au nom des Dieux , ne condamner
que moi.

Seigneur , quoi ! transporté d'une aveugle
furie ,

Vos coups à votre fils arracheroient la vie !
Quoi ! ce fer tout fumant encor de notre sang ;
Pourroit d'ismene même aller chercher le
flanc ?

Vous perceriez ce sein !

Hh iiij

C R E' O N.

Hélas ! par quelle adresse
Madame , venez-vous réveiller ma tendresse ?
Mon courroux malgré moi se laisse enfin
trahir ,

Et je n'aime que trop quand je devrois haïr.
Oüi , c'en est fait , mon cœur , pour tous trois
favorable ,

Ne veut pas ni punir , ni chercher de coupable.

Je veux tout oublier ; je vous pardonne à
tous ,

Et vous rends tout l'amour que j'eus toujours
pour vous.

Mais aussi, pour le prix d'un si grand sacrifice,
Il faut mettre en mes mains l'Urne de Poly-
nice.

C'est à vous d'obéir à ce commandement ,
Ou de craindre l'éclat de mon ressentiment ;
Je vous laisse y penser.



SCÈNE V.

ISMÈNE, ANTIGONE,
HÉMON, PHÉNICE.

HÉMON *à part.*

Justes Dieux ! quel langage !
Ah ! pourquoi n'est quelqu'autre auteur de cet
outrage ?

à Antigone.

Modérez, s'il se peut, le trouble où je vous
voi,

Et l'affreux désespoir où vous plonge le Roi.
Ma Princesse, je vais, frappé de vos allarmes,
Plein de votre douleur, pénétré de vos lar-
mes,

Par de nouveaux efforts combattre son cour-
roux.

Enfin, espérez tout de ce cœur tout à vous.



SCENE VI.

ISMENE, ANTIGONE,
PHENICE.

ANTIGONE.

O Prince généreux ! que veux-tu que j'espere ?

Que pourront tes efforts sur un barbare Pere ?
Penses-tu que Creon ? ... Ah ! ma sœur , contre lui ,

Quel conseil prendrons nous ? Quel sera notre appuy ?

ISMENE.

Ma sœur , vous le voyez , interdite , irritée ,
Des plus cruels transports je me trouve agitée ;
Je vois plus que jamais Créon avec horreur ,
Et ne consulte plus que ma seule fureur.

ANTIGONE.

Quoi ! que me dites vous ? Quelle est votre espérance ?

ISMENE.

D'empêcher ses forfaits , ou d'en prendre vengeance.

Les chefs les plus fameux du peuple & des soldats ,

M'ont promis en secret leur credit & leurs
bras ;

Eux seuls rendent ici mon entreprise aisée ,
Et j'attens des secours d'Athenes , de Thé-
fée.

Ce discours vous surprend ; mais des desseins
hardis ,

S'ils ne sont achevez , ne sont point applau-
dis.

Adieu, dans cet état plein de trouble & d'al-
larmes ,

Briguez l'appui du fort par des vœux , par
des larmes :

Je vous laisse ce soin ; & mes ressentimens ,
Mes fureurs , vont ailleurs employer les mo-
mens.

A N T I G O N E.

N'aidons point , s'il se peut , la colere celeste
A nous faire un destin encore plus funeste.



SCENE VII.

ANTIGONE, PHENICE

ANTIGONE.

M Ais des maux que je crains, comment
nous garantir ?

Va voir ce qui se passe , & reviens m'avertir,
Phénice ; & moi je vais , dans un sort si con-
traire ,

Veiller , errer autour des cendres de mon
frere :

Ou plutôt , craignant tout pour ce dépôt sa-
cré ,

Lui chercher quelque azile encor plus assuré.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, PHÉNICE.

ANTIGONE.



E' BIEN, cher Phénice, à quoi
faut-il m'attendre ?

Qu'ont découvert tes soins, & que
viens-tu m'apprendre ?

Que fait Créon ?

PHÉNICE.

Toujours embrasé de courroux,
Il se plaint & d'Isimene, & d'Hémon & de
vous.

De s'emporter dans l'affreuse violence,
M'en ait craint pour tous quelque étrange
vengeance;

Et déjà sur les Grecs, repandant sa fureur,

Il a pris un dessein qui fait frémir d'horreur.

ANTIGONE.

O Dieux ! Et quel est donc ce dessein effroyable ?

PHÉNICE.

Soit qu'ainsi ce tyran superbe , impitoyable ,
Espere venger mieux par cette indignité
Le mépris qu'on a fait de son autorité :
Ou soit enfin qu'ainsi son aveugle colere
Pense mieux insulter l'ombre de votre frere ;
Il veut que tous ces Grecs , tous ces Rois
qu'aujourd'hui

Thebes a vû périr en combattant pour lui ,
Refusez fierement à leurs épouses mêmes ,
Soient , ainsi que leur Chef , privez d'honneurs suprêmes ;

Qu'à jamais dans nos champs leurs ossemens
épars ,

Des passans effrayez arrêtent les regards.

ANTIGONE.

Oh ! d'un Roi trop cruel , projet trop sangui-
naire !

Que ne feroit-il point des cendres de mon
frere ?

Phénice , s'il falloit que le sort inhumain ,
Helas ! les fit passer en sa barbare main !

PHÉNICE.

Ah ! ne concevez point cette crainte inutile.

Vos soins n'ont-ils point sçû leur trouver un
azile ?

A N T I G O N E.

Mes soins ont sçû cacher ce larcin glorieux ;
Mais je dois craindre tout du sort injurieux.

P H E N I C E.

Puis-je sçavoir, Madame, en quel endroit
fidele ? . . .

A N T I G O N E.

Ecoute, je veux tout confier à ton zele,
Au lieu le plus profond & le plus retiré,
De cet Appartement, de ce Palais sacré,
Tu le sçais, tu l'as vû, sous des voutes an-
tiques,

Est un antique Autel de nos Dieux domes-
tiques.

C'est-là, s'il t'en souvient, que dans tous nos
malheurs

J'ai porté mille fois mon encens & mes pleurs;
Et c'est sous cet Autel, ô ma chere Phénice,
Que mes mains ont remis l'Urne de Polynice;
En quel plus sûr azile ai-je pû la cacher ?

Craindrons-nous qu'en ce lieu Créon l'aille
chercher ?

Oh ! d'un si cher trésor, sacrez dépositaires,
De l'Empire Thébain, Déitez tutélaires,
Chaste sœur d'Apollon, fiere & sage Pallas, !
Dieu qui lances la foudre, & toi Dieu des
combats,

Ah ! ne permettez point que des mains sacrilèges

Profanent le respect de vos saints privilèges :

Et ne révélez point à des yeux ennemis

Le dépôt précieux que je vous ai commis.

SCENE II.

ANTIGONE, HÉMON,
PHÉNICE, DINAX.

HÉMON.

J'Ai perdu mes efforts, ma divine Princesse,

A vous persécuter on s'obstine sans cesse ;

Et telle est de mon sort la barbare rigueur,

Qu'il faut chérir la main qui vous perce le cœur.

ANTIGONE.

Helas !

HÉMON.

Dans cet état déplorable & funeste ;

L'espoir de la retraite est le seul qui nous reste.

Partons, dérobons-nous, en fuyant de ces lieux,

Aux fureurs de mon pere, à la haine des Dieux.

Emportons.

Emportons d'un Palais, pour nous si détestable ,

D'un Prince infortuné la cendre venerable ;

Et cherchons dans les murs , ou de Sparte , ou d'Argos ,

Pour son ombre & pour nous un éternel repos.

A N T I G O N E.

Quelle gloire pour vous , Prince , si votre zele

Lui pouvoit assurer cette paix éternelle !

Quel charme à ma douleur , Hémon ! & qu'avec vous

L'exil le plus affreux par tout me seroit doux !

Mais , hélas ! croyez-vous qu'une telle retraite ,

Ou puisse être assez prompte , ou puisse être secrete ?

Et ne craignez-vous point qu'en proie à son courroux ,

Créon instruit de tout ne vint fondre sur nous ?

Ah ! pour sauver alors les dépouilles d'un frere ,

Faudroit-il voir Hémon armé contre son pere ?

Ou malgré tous mes vœux , & malgré tous mes cris ,

Faudroit-il voir Créon teint du sang de son fils ?

H E' M O N.

Hé, de grace, arrêtez ces précieuses larmes,
 Et ne vous livrez point à d'injustes allarmes.
 Le trouble où sont ces lieux, quelques amis
 secrets,

La nuit, tout à l'envi servira nos projets.
 Mais partons, tout est prêt pour cette illustre
 fuite.

Vous balancez encor! quel trouble vous agite?
 Vous sortirez d'un lieu funeste, empoisonné;
 Vous suivrez un époux qui vous fut destiné:
 Et sur tout vous fuirez le spectacle barbare,
 Qu'en dépit de son fils un pere vous prépare.
 Car enfin. . . . Mais vous puis-je expliquer
 son dessein ?

Dès que de Polynice il aura l'Urne en main,
 Il veut, ô Ciel! il veut qu'elle soit apportée
 Où de son sang encor la terre est humectée:
 Qu'aussi-tôt que le jour paroitra dans les
 Cieux,

Aux yeux de tout le peuple, à la face des
 Dieux,

A de nouveaux affronts ses cendres [condam-
 nées,

Par les mains des bourreaux aux vents aban-
 données,

Aillent indignement se perdre dans les airs,
 Et transportent sa honte en mille endroits
 divers.

ANTIGONE.

O Ciel !

H E' M O N.

Il reviendra tout brûlant de colere ,
Vous demander bien-tôt l'Urne de votre
frere.

Dieux ! comment pourrez-vous en ces cruels
momens ,

Soûtenir la fureur de ses emportemens ?

Alors , n'en doutez point , votre désordre
extrême ,

Vos discours incertains , votre silence même ,

Vos soins trop empressez pour un frere si cher ,

Diront tous les secrets que vous croirez ca-
cher.

Fuyons : vos interêts , & l'amour le de-
mandent.

Sur les bords de Dircé mes amis nous at-
tendent.

Pour sortir promptement de ces funestes
lieux ,

Ménageons des momens qui sont si précieux.

ANTIGONE.

Hé bien , à vos conseils , Prince , je m'aban-
donne ,

Je mets entre vos mains tout le sort d'Anti-
gone.

Je n'esperois qu'aux Dieux qu'on sert dans ce
séjour :

Mais quel Dieu nous doit mieux seconder que
l'amour ?

Auprès de vos amis , allez , courez m'at-
tendre.

Moi-même auprès de vous j'irai bien-tôt me
rendre.

Trompons ainsi du Roi les soins & la fureur.
Allez , cher Prince.

SCENE III.

ANTIGONE', PHENICE.

ANTIGONE.

ET toi , va , passe chez ma sœur.
De ces desseins ici fais lui craindre la suite,
Fais-la résoudre enfin d'accompagner ma fui-
te.

Dis-lui que je ne puis la laisser en ces lieux ,
Asservie au pouvoir d'un Tyran furieux.
Je l'attens. Cependant je vais , chere Phenice,
Redemander aux Dieux l'Urne de Polynice,
Pour l'arracher enfin de ces lieux criminels ,
De ces lieux qui toujours lui furent si cruels :
Va , pars.

SCÈNE IV.

CRÉON, ANTIGONE,
LYCUS, L'ARQUE,
GARDES.

ANTIGONE *à part.*

Mais Créon vient. Ah! quel abord
terrible!

Juste Ciel, c'est à toi de le rendre sensible.

CRÉON.

Hé bien, Madame! Enfin qu'avez-vous ré-
solu!

Faudra-t'il employer mon pouvoir absolu?

A mes intentions allez vous satisfaire?

Verrai-je entre mes mains l'Urne de votre
frère?

ANTIGONE.

Je sçai vos volontez, je vois votre pouvoir,
Seigneur, & ce qu'ici me prescrit mon de-
voir.

Je suivrai le conseil que ce devoir m'inspire,
Et bien-tôt les effets pourront vous en inf-
truire.

Elle veut sortir.

382 ANTIGONE,

CREON *l'arrêtant.*

Madame , demeurez : vous croyez vainement
Tromper ma défiance & mon empresse-
ment.

Mes desirs pour attendre ont trop de vio-
lence :

Je demande une exacte & prompte obéis-
sance.

Je veux. . . .

ANTIGONE.

Hé quoi ! toujours dans les mêmes trans-
ports !

Les Urnes , les tombeaux sont l'azile des
morts.

Seigneur , voudriez-vous par des desseins pro-
fanes ,

De mon frere aux Enfers , troubler encor les
manes ?

N'allez point jusques-là porter vos attentats ,
Et laissez-le du moins , jouir de son trépas.

Ne me demandez plus cette Urne. . . .

CREON.

Hé bien , Madame ,

Tenez votre secret renfermé dans votre ame.
Mais malgré tous vos soins on sçaura le trou-
ver

Ce larcin odieux que vous voulez sauver.

A Lycus , & aux Gardes.

Oùi , c'en est trop. Partez ; & sur le moindre indice ,

Courrez , cherchez par tout l'Urne de Polynice.

Visitez ce Palais , Temples & Monumens ,

Renversez s'il le faut jusques aux fondemens.

J'y consens , je l'ordonne.

SCENE V.

CRE'ON, ANTIGONE.

ANTIGONE *dit bas ce demi Vers.*

O Dieux ! quelle furie !

Mais que te servira toute ta barbarie ?

Quel plaisir de te voir perdre tes attentats !

Ne crois point. . . .

CRE'ON.

Hé , Madame , on ne m'abuse pas :

Parmi tous ces discours dépourvus d'apparence ,

Parmi ces vains éclats d'une fausse constance,

Vos regards inquiets , vos pleurs , votre pâleur

384 ANTIGONE,

Marquent bien plus de crainte encor que de douleur.

ANTIGONE.

Hé ! qui ne frémiroit de voir ta tyrannie ,
Et l'excès accablant de mon ignominie ?
Qu'attendra-t-on d'un Roi qui viole à la fois
Les devoirs les plus saints , les plus saintes des
loix ?

Qui ravit sans respect des Dieux , de la Na-
ture ,

Aux vivans le repos , aux morts la sépulture ?
Qui hait jusqu'à leur cendre , & fait par sa fu-
reur

De ce Palais auguste un théâtre d'horreur ?
Quel spectacle, Créon, pour ton fils , pour Is-
mene !

Quels moyens d'adoucir & de vaincre sa
haine ?

Cruel !

CRÉON.

Je dois montrer à qui m'a pû trahir ,
Avec quel soin exact il me faut obéir.
Du Ciel même , du Ciel , ainsi que mon of-
fense ,

Les avis méprisez me demandent vengeance.
Je ne fais rien ici qu'il lui soit odieux ;
Et ma cause , Madame , est la cause des Dieux.

ANTIGONE.

ANTIGONE.

Après ce que tu fais, as-tu quelque innocence?

SCÈNE VI.

CRÉON, ANTIGONE;
LYCUS, LEARQUE,

Gardes.

LYCUS.

L'Urne de Polynice est en votre puissance.

ANTIGONE.

O Ciel !

LYCUS.

Elle est, Seigneur, sous l'autel qu'en ces lieux

Fit bâtir Hermione à l'honneur de nos Dieux.

Au fond de ce Palais, sous ces voûtes antiques. . .

ANTIGONE.

O d'un frère trop cher, malheureuses reliques,

CRÉON.

On croyoit que les Dieux lui serviroient d'appui.

386 ANTIGONE,

Ses forfaits ont trop sçu les aigrir contre lui.
Il faut en me vengeant seconder leur colere.
Prend cette Urne , Léarque , & va . . .

ANTIGONE.

Qu'oses-tu faire ?

Quoi de mon frere ici les éternels malheurs ,
Vont encor me coûter d'autres soins, d'autres
pleurs ?

Dieux ! en qui j'avois mis toute ma confiance,
A qui l'on vient de faire une si rude offense,
Que font entre vos mains vos redoutables
traits.

S'ils peuvent épargner de semblables forfaits ?
Et toi , cher frere , toi , qui du sombre rivage,
Vois l'affront . . .

CREON.

Ah ! quittez ce frivole langage.

Pensez-vous que Créon en puisse être étonné ?
à Léarque.

Allez, exécutez l'ordre que j'ai donné.

ANTIGONE.

Barbares , arrêtez. Sans armes , sans défense ,
Je m'opposerais seule à votre violence ;
Je méprise la mort , je brave tous vos coups ,
Et mon seul désespoir me suffit contre vous.

CREON,

Quoi , Madame . . .

ANTIGONE.

Oùï, tyran, il faudra que ta rage
S'ouvre ce triste flanc, pour s'ouvrir le passage,
Il faudra qu'on me voye expirer en ces lieux.
Victime infortunée & d'un frere, & de
Dieux.

Frappe, perce ce cœur, qui lui-même te
presse....

CREON.

Un reste de pitié pour vos jours m'intéresse.
Mais ne me forcez point à porter jusqu'à vous
Les funestes effets de mon juste courroux.
C'est déjà trop long - tems combattre mon
envie.

Aux Gardes.

Partez.

ANTIGONE

Ordonnez donc qu'on m'arrache la vie.

Elle suit Léarque.



SCENE VII.

CRE'ON, LYCUS,
UN GARDE.

CRE'ON à un Garde.

EMpêchez ses éclats & son emportement.
Qu'on la tienne enfermée en son appartement.
Allez, obeïſſez.

SCENE VIII.

CRE'ON, LYCUS.

CRE'ON.

NOus, paſſons chez Iſmene,
LYCUS.

Quoi, Seigneur!

CRE'ON.

Je t'entens: je ſçai toute ſa haine.
Je vois dans quelle horreur, dans quels reſſen-
timens

Vont encor la plonger tous mes emportemens.
Mais, que veux-tu ? Tel est mon ascendant
bizarre,

Qu'il me faut être ensemble amoureux & bar-
bare.

D'ailleurs, on m'a tout dit ; Thésée en cette
Cour,

Pour Ismene autrefois a conçu de l'amour.

On croit qu'en cet appui, fondant son espé-
rance,

Elle fait contre moi des projets de vengeance.

La voici, laisse-moi combattre sa rigueur,

Et sonder, s'il se peut, les secrets de son cœur.

SCENE IX.

CRE'ON, ISMENE,

CLE'ONE.

ISMENE.

A H ! Tiran, qu'ai-je appris ? ta noire
barbarie

N'étoit pas jusqu'ici pleinement assouvie ?

Rien ne peut t'arrêter ; & d'horreurs en hor-
reurs,

Sans pitié, sans remors, tu traînes tes fureurs.
 Quel spectacle en ces lieux offrent - ils à ma
 vue ?

Je n'y vois qu'une sœur éplorée , éperdue ;
 Tous ces appartemens, sans respect saccagés.
 Un autel violé : des manes outragés ,
 O Dieux ! Si ta fureur qu'avec moi l'on ab-
 horre ,
 A des morts malheureux veut s'attacher en-
 core ,
 Porte - la sur les Grecs ; mais du moins inhu-
 main ,
 Songe que Polynice étoit Prince & Thébain.

C R E' O N.

Madame , à sa Patrie il fut toujours rebelle.
 En sa faveur encore une main criminelle ,
 A méprisé les Dieux & violé ma loi :
 Puis-je ne pas venger l'Etat , les Dieux &
 moi ?

Mon honneur , tout le veut. Mais changeons
 de langage ,
 De toutes ces horreurs, chassez l'affreuse ima-
 ge.

Remplissez votre esprit d'un souvenir plus
 doux :

Songez de quelle ardeur Créon brûle pour
 vous.

Que l'Hymen nous joignant. . .

ISMENE.

Puisse plutôt la Foudre
Eclater sur ma tête & me réduire en poudre.
Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit, qui te fasse penser
Qu'à cette indignité mon cœur pût s'abaisser?
Qu'oubliant sans honneur Polynice....

CREON.

Madame,
L'interêt de ce Prince est puissant sur votre
ame.

Mais de vos sentimens je suis trop éclairci.
Un motif plus pressant vous fait parler ainsi.

ISMENE.

Et quel autre motif m'inspire ce langage ?
Quoi ?...

CREON.

L'amour de Thésée enfle votre courage.
Depuis long-tems Thésée adore vos appas,
Et vous espérez tout du secours de son bras.

ISMENE.

Ce discours, je l'avouë, a droit de me surpren-
dre.

Cependant mon orgüeil ne veut point s'en dé-
fendre.

Mais fois de ce secret encor mieux informé :
Thésée est amoureux, & Thésée est aimé.
Thésée....

C R E' O N.

A vos refus , joindre encor cette offense!

I S M E N E.

De ce Prince , avec toi , quelle est la différence ?

Sa vertu sert d'exemple aux héros les plus grands :

Tu marches sur les pas des plus lâches Tyrans.

Le bruit de ses exploits remplit toute la terre,

Et Créon à des Morts ose faire la guerre ?

Contre le moindre effort d'un vainqueur tel que lui ,

Quel sera ton azile ? Où sera ton appui ?

Déjà dans cet espoir. . . .

C R E' O N.

Ah! C'en est trop , Madame.

C'est pousser trop avant le mépris de ma flâme.

D'un Rival odieux je sçaurai me venger.

Athenes dans ses murs me verra l'assiéger ;

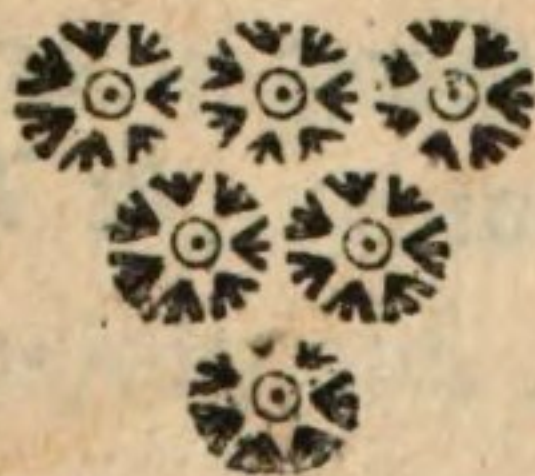
Et cette même main , qui du Ciel secondée

A vaincu dans nos champs Hippomédon ;

Tydée ,

Le fera repentir , en tombant sous mes coups,

De m'avoir fait haïr , & d'être aimé de vous.



SCÈNE X.

ISMÈNE, CLÉONE.

CLÉONE.

O Dieux ! A quel excès son courroux
s'abandonne.

Il sçait tout ; que je crains. . . .

ISMÈNE.

Et que crains-tu , Cléone ?

Créon ne sçait encor mes complots qu'à demi :

Et plutôt qu'il ne croit verra son ennemi.

CLÉONE.

Hélas ! De quel espoir êtes-vous abusée ?

ISMÈNE.

Adraсте qui fuyoit a rencontré Thésée ,

Et par lui , par mes soins , ce héros trop inf-
truit ,

Approche à la faveur des ombres de la nuit :

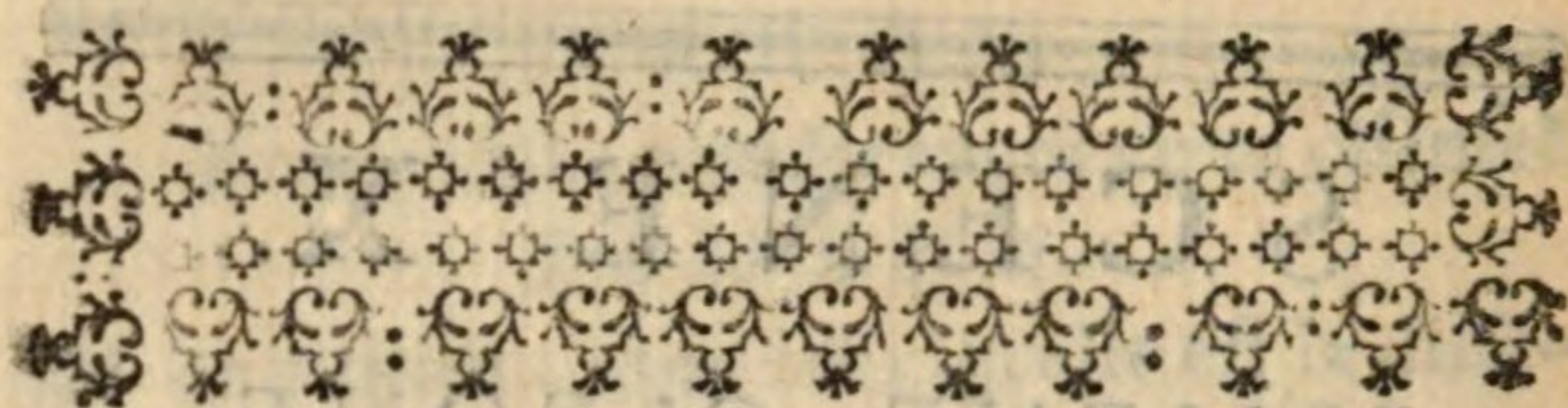
Il m'a tout fait sçavoir par un avis fidèle.

Mais allons à ma sœur en porter la nouvelle.

Allons , par cet espoir , empêcher ses dou-
leurs ,

D'oser rien qui nous puisse encor coûter des
pleurs.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRE'ON, LYCUS.

LYCUS.



U r, Seigneur, pour pouvoir con-
sommer le supplice,

Où vous aviez encor condamné
Polynice,

Entouré de flambeaux & suivi de soldats,
Hors des rempars Thébains j'avois porté mes
pas.

J'allois : j'étois déjà dans l'endroit détestable,
Où coule encor le sang de ce Prince coupable.
Déjà, pour accomplir votre juste dessein,
Léarque par mon ordre avançoit l'Urne en
main.

Je vois des revoltés une troupe infidele,

Qu'Antigone excitoit & traînoit après elle.
D'abord avec fureur ils ont fondu sur nous ;
Mais avec même ardeur nous repoussons leurs
coups ;

L'Urne par mes efforts quelque tems conser-
vée ,

A Léarque à mes yeux est enfin enlevée.

Mais si pour la sauver mes soins ont été vains,

Antigone, Seigneur, est tombée en nos mains.

On l'amène , & bientôt vous apprendrez par
elle

Quels perfides ont l'Urne , ou quel lieu la re-
cele.

Vous pourrez. . .

C R E' O N.

Ce n'est plus ici ce que je veux.

A venger cet affront je borne tous mes vœux.

Antigone a toujours osé braver ma haine :

O Dieux ! à son forfait j'égalerais sa peine.

L Y C U S.

Seigneur , vous pouvez tout ; mais rentrant
dans ces lieux ,

Par d'étranges objets ils ont frappé mes yeux.

On s'assemble , on cabale au Palais , dans la
ville.

Au milieu de la nuit rien n'y paroît tran-
quille.

Il mène va , court , vient avec empressement ,

Et même de Thésée on parle sourdement :
 Vous le dirai je enfin , de quelque prompt
 orage ,
 Seigneur , je vois par tout l'infailible pré-
 sage :
 Je crains. . . .

C R E' O N.

De quel effroi te laisses-tu saisir ?
 Observe tout pourtant, & reviens m'éclaircir.
 Pars , Licus. Cependant la coupable Antigone
 Va payer de ses jours tous les soins qu'on me
 donne.

SCENE III

CR'E'ON, ANTIGONE,
 LE'ARQUE, *Garde,*

C R E' O N.

HE' bien ! ingrate , enfin , pour servir vos
 projets ,

Vous avez sans respect revolté mes sujets !
 Qui vous a contre moi suggéré cette injure ?

A N T I G O N E.

Ma gloire , mon devoir , l'amitié , la nature :
 Les droits les plus sacrez qui soient dans l'u-
 nivers ;

Tous les Dieux de l'Olympe , & tous ceux des
Enfers.

C R E' O N.

Peut on porter plus loin l'impudence , & le
crime !

Quel frivole devoir , quel Dieux , Quelle ma-
xime ,

Peurent autoriser de malheureux humains ,
Jusqu'à se mutiner contre leurs Souverains ?

A N T I G O N E.

Créon, à tes fureurs cherches une autre excuse,
Ta grandeur t'ébloüit , & ton orgueil t'abuse.
J'ai bravé justement ton injuste pouvoir ;
Et l'on peut faire tout quand on fait son de-
voir.

C R E' O N.

Ton devoir n'étoit point de montrer tant d'au-
dace ,

L'aveugle obéissance eût eu meilleure grace ;
Et quiconque avec toi , peut la croire autre-
ment ,

Est digne comme toi d'un cruel châtiment.

A N T I G O N E.

Ne me menace point des horreurs du sup-
plice ;

Mes soins t'ont arraché l'Urne de Polynice ,
Elle est en sûreté , rien ne peut m'étonner.

C R E' O N.

Hé bien, enfin, hé bien, il faut te condamner.

Tu mourras.

ANTIGONE.

Où faut-il que je porte ma tête ?
Veux-tu percer mon sein ? frappe , me voilà
prête.

Tyran , prends tout mon sang.

CREON.

Il m'est trop odieux ,
Pour en vouloir souiller, ou ma main, ou mes
yeux.

Perfide ! il faut pourtant que j'invente une
peine ,

Digne de ton forfait , & digne de ma haine.

à Léarque.

Allez , conduisez-la, pour m'en faire raison ,
Au lieu le plus désert de l'affreux Cithéron.
Enfermez-la vivante en cette grotte obscure
Qu'au milieu de ce mont a creusé la nature ;
Qu'abandonnée ainsi sans pitié , sans secours,
Elle y puisse finir ses détestables jours :
Et connoître en tombant dans les campagnes
sombres ,
Si l'on doit respecter des Rois moins que des
ombres.

ANTIGONE *à part.*

Juste Ciel !

CREON.

Tu tremis ?

ANTIGONE.

Je ne le puis celer
Ce genre de supplice a droit de m'ébranler.
Quoi ! le fer , le poison serviroient mal ta haine ?

Ta fureur m'enviroit une mort trop soudaine ?
Et trouvant un doux charme à me faire souffrir ,

Tu veux qu'en expirant, je me sente mourir ?
Quel arrêt inhumain ! mais doit-il me surprendre ?

D'un monstre tel que toi falloit-il moins attendre ?

Toutefois ne crains rien , trop barbare Créon ;
J'irai , sans murmurer , au fond du Cithéron.
Ce mont , toujours fatal aux Princes de ma race ,

Doit servir de théâtre à ma triste disgrâce.
Peut-être des secours que l'on ne prévoyoit pas ,
Plus que tu ne voudras hâteront mon trépas ,
La mort terminera le cours de mes misères ,
Et j'irai joindre Oedipe , & Jocaste , & mes freres.

Tout ce qu'en ce moment j'ose te demander,
Pour le prix de mes jours , tu dois me l'accorder :

Créon , n'accable point ma chere sœur Ismene

400 A N T I G O N E ,

Du poids de ton amour , ni des traits de ta
haine.

De tous les attentats qu'aujourd'hui j'ai com-
mis ,

N'impute aucune part à ton illustre fils.

Console la douleur , qu'à l'excès de sa flâme ,
Au recit de ma mort, va porter dans son ame.,

C R E' O N.

Quoi ? . . .

A N T I G O N E.

Ne condamne pas un soin si douloureux ,
Et ce dernier éclat de mon feu malheureux.

Créon , ton fils m'aimoit dès la plus tendre
enfance ;

Tu sçais combien pour lui j'eus de reconnois-
sance ;

Mon espoir le plus cher , mes plus ardens sou-
haits

Etoient , je l'avoûrai , d'être unis à jamais.

Tout est fini pour moi ; la fortune jalouse ,

M'enviant la douceur de me voir son épouse ,

Veut que je sois connuë à la postérité ,

Autant par mes malheurs , que par ma piété ;

J'y consens , je subis sa sentence mortelle ,

Et vois , sans m'effrayer la Parque qui m'ap-
pelle.

Adieu pompeux Palais , adieu sacré séjour ,

Où j'ai reçu la vie , & nourri tant d'amour.

L'hymen

L'hymen , tout dans tes murs me promettoit
un trône ,

Cependant pour jamais je pars , je t'aban-
donne.

à Léarque & aux Gardes.

Et vous, loin de me voir dans un destin si beau,

Conduisez-moi vivante aux horreurs du tom-
beau.

SCENE III.

CREON, *Un Garde.*

CREON.

Que vois-je ? tout gémit ! quelle indigne
tendresse ?

Pour cette ingrate encor moi - même m'i-
terresse ?

Etouffons bien plutôt ce honteux mouve-
ment.

Au Garde.

Allez , servez l'Etat & mon ressentiment.

Surtout que d'Antigone aucun ne puisse ap-
prendre

Que... Mais où court Hemor. Et que peut-
il prétendre ?

SCENE IV.

CRE'ON, HEMON.

HEMON.

A H ! Seigneur ! Qu'ai - je appris ? Vos
Gardes inhumains
Ont surpris , ont conduit Antigone en vos
mains.

Je l'ai cruë en ce lieu ; son absence m'étonne :
Qu'en dois - je présumer ? Qu'a-t'on fait d'An-
tigone ?

CRE'ON.

~~rien~~ rien parlez plus , & cessez d'y penser.
Pour jamais de votre ame il la faut effacer.
Cetle ingrate livrée à ma haine fatale ,
Va chercher un époux dans la nuit infernale.
Une mort lente & sûre , un supplice nouveau,
Des jours criminels éteindra le flambeau.

HE' MON.

Un supplice nouveau ! Dieux ! Quel est 'ce
supplice ?

Je ne dois point souffrir qu'Antigone perisse.
En quelque lieu , Seigneur , qu'on la puisse ca-
cher,

Mon amour , mes fureurs ſçaurent l'en arracher.

CRE'ON.

Justes Dieux ! Quel orgüeil , perfide !

SCENE V.

CRE'ON, LYCUS.

LYCUS.

O U vous emporte
D'un aveugle courroux l'ardeur un peu trop
forte ?

A des ſoins bien plus grands vous êtes reſervé ;
Tout eſt en trouble , enfin Thésée eſt arrivé.

CRE'ON.

Thésée ! O Ciel !

LYCUS.

Suivi de ſes troupes fideles ,
Qu'il amene ſans ceſſe à des guerres nouvelles,
En bon ordre & couvert des ombres de la
nuit ,

Juſqu'aux bords du Céphiſe il eſt venu ſans
bruit.

Delà vers nos remparts fondant comme un
orage ,

Dans le sein de la ville il s'est fait un passage
Et bientôt, si le Ciel n'arrête ses progres,
Il viendra vous chercher jusques dans ce Palais.

CRÉON.

Prevenons-le. O revers ! C'est l'ouvrage d'Eff-
mene,

Lycus.

SCENE VI.

CRÉON, ISMENE,
LYCUS.

ISMENE.

Où, c'est l'effet de ma trop juste haine.
Cependant, je veux bien respecter en Créon
Et le Roi des Thébains, & le pere d'Hémon,
Jouïs tranquillement du Trône & de la vie.
Mon orgüeil s'y resout, ma pitié t'y convie :
Mais viens rendre Antigone à sa sœur, à ton
fils.

Ton rang, ta liberté, tes jours sont à ce prix

CRÉON.

Madame, ce discours marque un peu trop
d'audace :

Je ne puis supporter ni pitié , ni menace :
Mais puisqu'il faut enfin rendre à votre grand
cœur ,

Et mépris pour mépris , & fureur pour fureur ,
Je vais , plein des transports où le mien s'a-
bandonne ,

Vaincre votre Thésée , immoler Antigone ;
Et je reviens couvert de leur sang criminel ,
Vous reprendre en ce lieu , vous conduire à
l'Autel.

Voilà pour notre hymen la pompe que j'ap-
prête.

A Lycus.

Toi , songe à m'en répondre , aux dépens de
ta tête.

SCENE VII.

ISMENE *seule.*

Que vois-je , justes Dieux ! Le farouche
Créon

Me fait de ce Palais une affreuse prison !

Où m'a plongé ici mon audace insensée ?

Que venois-je y chercher , quelle étoit ma
pensée ?

Je croyois du Tyran étonner la fierté,
J'voulois lui sauver le trône & la clarté;
Ou plutôt j'espérois des traits de sa furie,
Ma sœur, où que tu sois, pouvoir sauver ta vie.
Ridicules projets ! inutiles efforts !
Falloit-il d'un barbare espérer des remords !
Mais quoi ? N'ai-je en Thésée aucune con-
fiance ?
Quelle indigne frayeur me saisit, & l'of-
fense ?
Ses feux déjà pour moi n'ont-ils point fait as-
sez ?
Ai-je enfin oublié ses triomphes passés ?
Mais Dieux ! D'un trait lancé, la main la
plus indigne
Peut frapper un Héros, le Roi le plus insigne.
C'est par-là que le sort signale sa rigueur,
Et souvent la victoire est fatale au Vainqueur.
O toi, qui vois l'ennui dont mon ame est at-
teinte,
Détourne, juste Ciel, le sujet de ma crainte.
Daigne....



SCÈNE VIII.

ISMÈNE, CLÉONE.

CLÉONE.

N E craignez rien, Madame, c'en est fait :

Thésée a triomphé.

ISMÈNE.

Le Tyran est défait.

CLÉONE.

Il est mort : j'ai tout su d'une bouche fidèle ;

Et l'on repand partout cette grande nouvelle.

ISMÈNE.

Ciel !

CLÉONE.

Trainant après soi ses plus braves soldats ;
Au-devant de Thésée il marchoit à grands pas.

Il le joint. De Créon le dépit & la rage,

Semblent en ce moment redoubler son courage.

Mais Thésée animé d'un généreux courroux,

Le renverse à ses pieds tout percé de ses coups.

Entre les bras des siens au-tôt il le laisse,

A triompher du reste il s'attache , il s'em-
presse ,

Tout lui cede ; & bientôt en vainqueur amou-
reux ,

Il pourra vous offrir ses lauriers & ses vœux.

I S M E N E.

Ah ! de quel doux espoir me flattes-tu ,
Cleone ?

Mais n'as-tu rien appris du destin d'Antigone ?

C L E O N E.

Madame , qui l'eut crû ? le barbare Créon

L'avoit fait enfermer au fond du Cithéron :

Il vouloit qu'en ce lieu vivante , ensevelie ,

Par une longue mort , elle finît sa vie.

Mais sans doute Antigone est libre en ce mo-
ment ,

Et doit tout son salut aux soins de son amant.

I S M E N E.

Hé , sur quoi donc ton cœur croit-il ce qu'il
espère ?

C L E O N E.

Lassé des vains efforts qu'il a fait contre un
pere ,

Joint à tous ses amis le généreux Hémon ,

A passé de ces lieux vers le mont Cithéron.

Pensez-vous qu'on ait pû lui faire résistance ?

De Créon en secret on hait la violence.

On respecte d'Hémon le rang , la dignité.

Enfin ,

Enfin, que ne peut point un amant irrité ?

Croyez . . .

ISMENE.

Hé bien, je crois tout ce que tu veux dire ;
Et le crois d'autant plus, que plus je le désire.
Allons . . . Mais que me veut Dinax, triste
& confus.

SCENE DERNIERE.

ISMENE, CLEONE, DINAX.

ISMENE.

QU'a fait Hémon ?

DINAX.

Helas ! Madame, Hémon n'est plus.
Et pour combler l'horreur dont sa perte est
suivie,

Antigone à mes yeux vient de perdre la vie.

ISMENE.

Dieux ! pouvez-vous si loin pousser votre ri-
gueur ?

Par quel coup imprévu, par quel cruel mal-
heur ?

DINAX.

D'Antigone tantôt intrépide complice,
J'ai moi-même enlevé l'Urne de Polynice.

410 ANTIGONE,

Je l'ai mise à ses yeux , en de fideles mains ,
Mais pour sauver ses jours , mes soins ont été
vains

Madame en ce Palais par Créon condamnée ,
Vers le n ont Cithéron elle étoit amenée :
Autour d'elle marchaient des Gardes , des
Soldats ;

Avec eux confondu , j'accompagnois ses pas.
On arrive , on descend dans la grotte fatale ,
Qui semble nous conduire à la nuit infernale.
A peine vingt flambeaux peuvent par leur
elarté ,

De cet antre profond bannir l'obscurité.
D'un long mugissement les voutes retentissent,
Et d'horreur sur nos fronts nos cheveux se hé-
rissent.

Antigone elle-même en ce séjour affreux ,
Tournant de tous côtez ses regards doulou-
reux:

» C'est donc , dit-elle , ici cet auguste hyme-
» née ,

» Ces grandeurs , cette pompe où j'étois des-
» tinée ,

» Notre fatalité de mon sang & du sort ?

» Mais sans nous ébranler livrons-nous à la
» mort.

» Si d'un lâche tyran je deviens la victime ,

» Du moins , ma vertu seule a causé tout mon
» crime :

TRAGÉDIE. 411

» Du moins dans mon malheur , mon destin
 » est trop beau ,
 » Que ce Mont tout entier me serve de tom-
 » beau.

A ces mots , que lui dicte une douleur mor-
 telle

D'un poignard que tantôt elle avoit pris sur
 elle ,

Sans qu'on l'ait pû prévoir , le saisissant sou-
 dain ,

Elle leve le bras , elle frappe son sein ;

Et constante toujours , mais foible & languis-
 sante ,

Dans les bras de Phénice elle tombe mou-
 rante.

I S M E N E.

Helas !

D I N A X.

En ce moment , Hémon au désespoir ,
 Hémon , à qui mes soins avoient tout fait sça-
 voir :

Suivi de ses amis , vient vers l'autre sauvage.

Là signalant bientôt sa flamme & son courage ,

Il fait périr tous ceux qui par un vain effort ,

De cet antre cruel lui défendent l'abord.

Plein de l'espoir charmant que ce succès lui
 donne ,

Il entre dans la grotte , il appelle Antigone.

M m ij

412 ANTIGONE;

Il la cherche , il la voit. Quel fatal changement !

Accablé de douleur , saisi d'étonnement ,

Il ne comprend qu'à peine un malheur si terrible ,

Et pour le trop sentir , il semble être insensible.

Puis lançant tout à coup des regards furieux ;

Il accuse le sort , il condamne les Dieux.

Il s'en prend aux Thébains , à son pere , à soi-même ;

Et succombant enfin à sa douleur extrême ,

De ce fer teint du sang qu'il venoit de verser ,

De deux coups redoublez on le voit se percer ;

Et cherchant à se faire une fin plus charmante ,

Va tomber , va mourir aux pieds de son amante.

Alors , à mille cris qu'on pousse vers les Cieux ,

Antigone mourante entr'ouvre encor les yeux.

Juste Ciel ! pour son cœur quelle atteinte cruelle !

Les coups dont meurt Hémon passent jusques en elle ;

Ses esprits combattoient encor contre le sort ;

Mais le trépas d'Hémon précipite sa mort.

Antigone à ses pieds le contemple , soupire ,

Et le nomme encor même au moment qu'elle expire,

ISMÈNE.

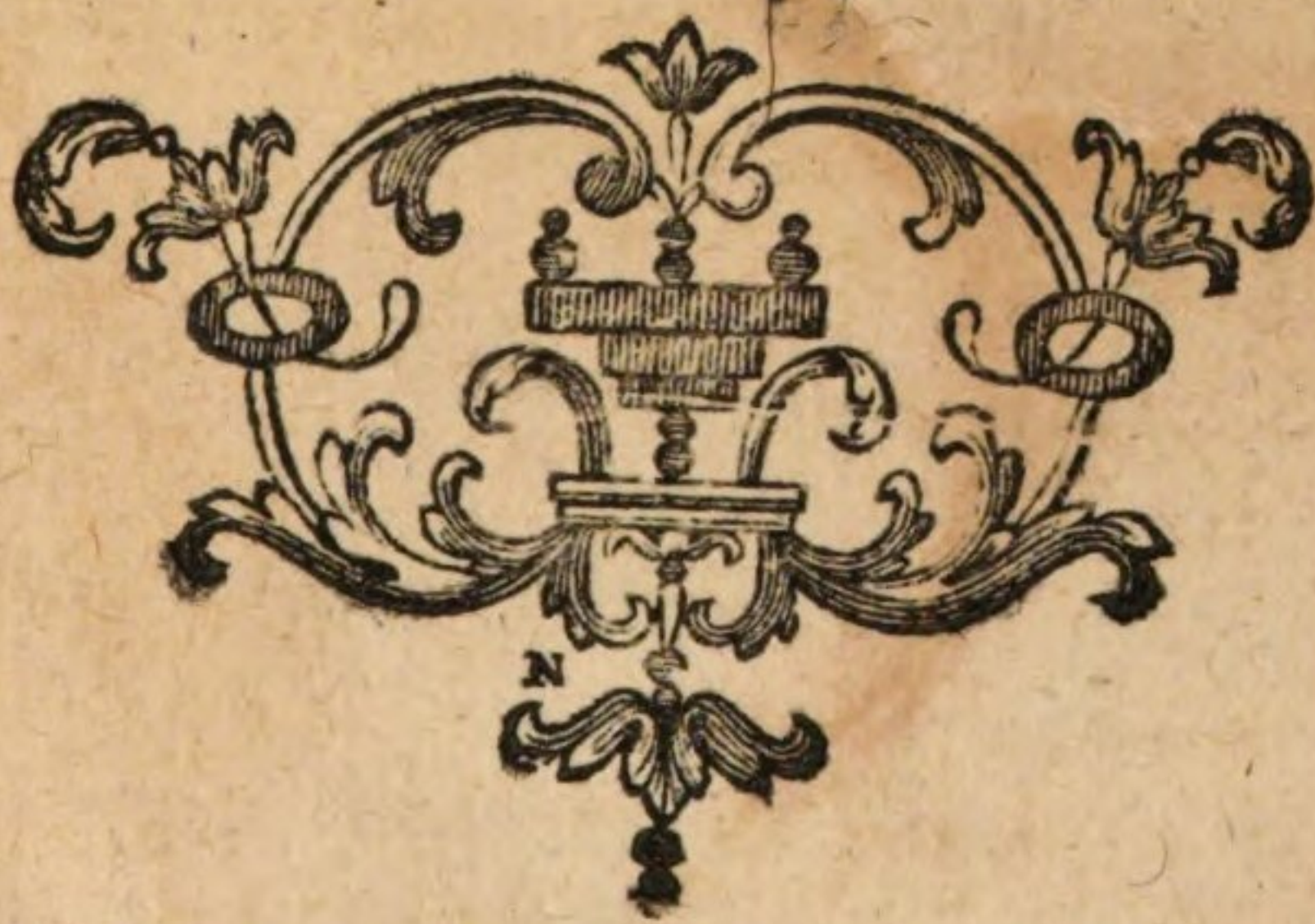
O disgrâce, ô revers qui confond tous mes
sens !

Mais ne nous bornons point à des cris impuis-
sants.

Allons dans un cercueil, au défaut d'un vain
trône ,

Avec son cher Hémon , enfermer Antigone :
Ou plutôt pour combler un si cruel malheur ,
Sur son corps tout sanglant , expirer de dou-
leur.

F I N.



Bayerische
Staatsbibliothek
München
M m 11

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

Buchbinderei
Baur München
Tel. 55 45 03

Boyer, Claude,

Antigone Tragédie

[Paris] [ca. 1815]

P.o.gall. 2625

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10102992-0